

7. Feb 7. 34

LA MÉMOIRE

AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE PSYCHOLOGIQUE ET ANATOMIQUE

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

LA MÉMOIRE

AU POINT DE VUE

PHYSIOLOGIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET ANATOMIQUE

(Travaux sur la substance du cerveau)

PAR

Le Dr Henri VERNEUIL



PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON, 8
1888

A M. LE Dr LUYS,

Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôpital de la Charité

LA MÉMOIRE

AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET ANATOMIQUE

I

Vous cherchez, me disait un pathologiste célèbre, et vous cherchez en vain. Vous ne trouverez pas à nous donner une explication sur les fonctions du cerveau de nature à nous satisfaire ; sur l'association des idées, sur la mémoire, sur la pensée. Que de génies ont pataugé dans ces problèmes insolubles, dans ce labyrinthe obscur de notre être ! Que de contradictions nous trouvons dans cet amas de fatras métaphysique dont nous sommes bourrés au seuil de nos études et au moment où nous aurions le plus besoin de raisons lumineuses et convaincantes. Que d'erreurs fourmillent de tous côtés ! Les matérialistes nient l'esprit ; les idéalistes nient la matière et le commun des mortels sait autant que les uns et les autres. Je me rappelle que, me soulevant un jour pendant le cours de philosophie, mon professeur monta sur ses ergots et me lança cette phrase mémorable qui atterra toute la classe : « Vous

devez vous estimer heureux, Monsieur l'ignorant, que tous ces grands hommes aient bien voulu penser pour vous. »

Je baissai la tête, pour la forme, en murmurant : Faites macérer, filtrez et tirez au clair...

Je ne me suis pas corrigé depuis ; je me suis même quelque peu endurci par les études médicales. Tenez, moi, je m'en rapporte à mon scalpel : c'est du moins pratique. Lorsque je coupe une tranche proprement sur un des côtés de la cervelle, je sais constater qu'elle est saine ou en état pathologique ; rien de plus. Que voulez-vous expliquer par une tranche de cervelle ? Si je regarde plus loin, je découvre des paquets de nerfs enchevêtrés, une masse de ganglions et des membranes... Qu'est-ce que cela me prouve au point de vue de la pensée ?... Vous voulez faire le malin, regarder dans ce méli-mélo et en débrouiller quelque chose : à votre aise. Vous me donnerez votre brochure, s'entend.

— Comment, me dit un abbé de réputation, c'est dans l'anatomie du cerveau que vous prétendez trouver le secret de Dieu, le bistouri et la loupe en main ! C'est chose impossible. Il nous est donné de constater notre existence et notre présence sur la terre ; quant à savoir comment nous y sommes venus, comment l'univers fonctionne, c'est autre chose. Nos sens n'ont pas assez d'étendue pour sortir de leur sphère. Le poisson ne connaît rien au-dessus de la lumière aquatique, et son œil qui n'est pas construit en vue de l'atmosphère n'y voit que du noir. Il en est ainsi de nous. Nos yeux ne sont faits

que pour la lumière atmosphérique ; ils ne sauraient supporter l'éclat de la lumière en milieu éthéré. Nous avons vue sur la vie sidérale parce que nous devons aller au ciel ; la tradition nous l'apprend ; les livres sacrés l'affirment. Chercher dans le cerveau les opérations de la mémoire, c'est chercher dans le milieu éthéré. Adorons en silence et ne cherchons pas à comprendre. Rappelez-vous la leçon donnée à saint Augustin qui, certes, était un grand savant et un père de l'Église, ce que vous n'êtes pas :

Saint Augustin, ayant eu la témérité de chercher à comprendre Dieu et la création, se promenait au bord de la mer tout pensif. Il y rencontra un ange sous la forme d'un enfant. Cet ange prenait avec une coquille de l'eau de la mer et en remplissait un petit trou creusé dans la terre. — Que fais-tu là, demanda saint Augustin. — Je veux faire passer toute la mer dans ce trou. — Tu es un petit insensé. — Vous êtes tout aussi insensé de chercher à comprendre Dieu et les mystères de la création.

L'ange disparut ; saint Augustin revint à la réalité.

— Monsieur l'abbé, vous avez bien de l'éloquence et moi bien de l'entêtement ; c'est vous dire que je prétends continuer mon travail.

Avec Platon, Descartes, Malebranche et Leibnitz les idées du monde et de la raison sont innées.

Une chose innée est une chose née avec nous. Cela ne se comprend pas absolument et je suis

amené à penser à mon pathologiste. La nature nous prouve que rien n'est inné et que tout est le résultat des milieux que nous traversons et de l'éducation que nous y recevons. Les appareils inhérents à notre organisme sont nés avec nous ; mais ils fonctionneront vers l'intelligence ou vers le crétinisme selon les milieux.

Juvenis Lupinus Hassiacus, trouvé, en 1544, parmi les loups qui l'avaient élevé à leur façon, n'avait véritablement rien d'inné. Il faisait ce qu'il avait vu faire aux loups. Il fut amené à la cour d'un Landgrave où on lui apprit à parler.

Juvenis Bovinus Bambergensis fut trouvé, vers l'âge de douze ans, parmi les bœufs. Il se battait contre les plus grands chiens et les mettait en fuite à coups de dents. Il grimpait avec adresse sur les arbres ; c'est la seule chose que les bœufs ne lui avaient pas enseigné.

Juvenis Ursinus Lithuanus fut pris, en 1661, parmi les ours. Il en avait pris le goût et les habitudes. Un grognement sourd semblable à celui de l'ours était son seul langage. Lorsqu'il eut vécu quelque temps avec les hommes, il eût volontiers retourné parmi ses premiers éducateurs.

Juvenis Ovinus Hibernus fut découvert, dans une solitude de l'Irlande, parmi des troupeaux de moutons avec lesquels il avait appris à paître, à bêler et à se battre à coups de front comme font les béliers.

Une jeune fille sauvage, *Puela Transisalana*, fut prise, en 1717.

Juvenis Hannoveranus fut découvert, en 1724.

Je demande où sont les idées innées.

Boerhaave racontait, dans ses leçons publiques que Jean de Liège avait l'odorat aussi fin que celui du chien et qu'il le perdit lorsqu'il eut adopté la vie sociale.

Que d'exemples l'on pourrait citer et de très authentiques qui prouvent que lorsque l'homme est abandonné à lui-même, il n'est rien. Il n'a ni langage, ni idée, ni sentiment; rien qui dénote qu'il appartient à une série d'êtres intelligents. Où sont les idées innées du juste et de l'injuste chez l'homme sauvage ? Où sont les idées qui l'excitent à réaliser, au moyen de la liberté, les besoins gravés dans son âme. N'est-ce pas qu'il est beau de faire des phrases grandioses, après une longue suite de siècles civilisés, avec des hommes qui ont toujours vécu dans la société de leurs semblables, qui ont été nourris d'idées dès le berceau et qui repensent ce qu'ont pensé les générations civilisées passées. On peut voir par tous les *Jovinus* la nature des besoins gravés dans les *âmes*. Je suis fâchée de détruire une illusion; mais si l'homme civilisé ne prenait pas dans sa société ces êtres égarés, commençant leur éducation comme au berceau, leur âme resterait avec l'âme de la brute à errer dans les bois jusqu'à l'heure dernière.

Ils sont semblables aux animaux dans la société des animaux. Ils ont la faculté du langage et ne parlent point parce qu'ils n'ont jamais entendu parler. Ils bêlent, miaulent, sifflent, mugissent, comme leurs

compagnons. Ils dévorent, comme eux, de la chair crue ; ils broutent de l'herbe quand ils ont des mains pour la cueillir et la porter à leur bouche. Comme ils ne voient pas les animaux se servir de leurs pattes de devant, l'idée ne leur vient pas de se servir des leurs.

Il n'y a chez eux aucune idée des ressources qu'ils peuvent tirer de leur supériorité physique, car ils imitent exactement les particularités du milieu ; et s'ils sont susceptibles de réflexion, ce que je ne crois pas, ils doivent se trouver inférieurs à leur entourage.

La longue habitude d'actes sensés et de paroles sages conduisent à ces mêmes actes ; l'habitude d'une erreur conduit à une autre erreur. L'habitude de ne jamais dire que des choses vraies conduit à la vérité, et celle d'être moral conduit à la moralité.

Laromiguière nous donna un peu de lumière. Exemple : Lorsqu'un objet fait une impression sur nos organes ceux-ci le transmettent au cerveau. On voit et l'on regarde ; on entend et l'on écoute ; on sent et l'on flaire ; on goûte et l'on savoure ; on reçoit l'impression mécanique des corps et on les remue.

Il fait ensuite intervenir l'âme, cela veut dire le surnaturel pour faire agir l'idée. C'est l'âme qui rapprochait les idées, les comparait, les combinait et qui établissait le sentiment des rapports. Le sentiment du juste et de l'injuste n'était pas inné ; il était le résultat des liaisons de l'âme avec les relations sociales.

Il fait intervenir le *moi* qui connaît sa manière d'être au moyen d'un sens intime appelé conscience. Au moyen du *non-moi* ou des sens, il avait la perception externe.

Le temps, l'espace, le beau, le juste, l'absolu, le nécessaire sont des réalités objectives qui s'acquièrent au moyen d'un sens supérieur, la raison.

Aristote, Bacon, Gassendi, Locke et Condillac font venir les idées des sens et les regardent comme des sensations transformées.

Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.

Tout ce qui précède n'est basé sur aucun travail anatomique sérieux.

Gall vint. Il publia, en collaboration avec Spurzheim, son beau mémoire sur l'anatomie du cerveau (1808).

Il a été le premier grand anatomiste du cerveau. Il a eu l'heureuse idée de suivre la direction des fibres ; il a substitué, dans la direction, la méthode des développements à celle des coupes. C'est par ces travaux qu'il a enrichi l'anatomie fine et profonde du cerveau. Mais lorsqu'il a voulu faire de la psychologie et de la méthode, il s'est égaré dans les localisations. Gall a été réfuté victorieusement par Flourens, le célèbre professeur de physiologie au muséum d'histoire naturelle.

Selon Gall, l'âme est passive dans ses états et active dans ses opérations. Dès lors, il n'y avait plus une âme, mais vingt-sept âmes. Il trace sur un crâne vingt-sept ronds qu'il appelle bosses. Ces bosses ne

sont rattachées à aucun principe d'unité. Chacune fonctionne séparément comme autant d'existences. Il décharge l'homme de toute responsabilité. Vous êtes voleur, vous êtes assassin ; ce n'est pas la faute de votre déplorable éducation ou de vos crapuleuses liaisons, c'est parce que vous avez la bosse du vol et celle du crime. Vous êtes un être immoral parce que vous êtes le produit de l'immoralité de vos parents ; vous êtes immoral parce que les mauvais exemples et les mauvaises fréquentations vous ont corrompu dès votre jeunesse. Venez que Gall examine votre crâne... Eh ! mais, vous êtes absous : vous n'avez pas la bosse de la moralité...

L'être sain élevé dans un milieu sain porte une force en lui ; il ne cède pas à tous les milieux ; il n'obéira qu'aux forces attractives qui ne le sollicitent qu'autant qu'elles concourent à l'harmonie de son équilibre. Plus il a d'énergie inhérente, plus il s'opposera aux éléments qui le contrarient.

La volonté est la réalisation des énergies. Nous avons vu des hommes rester debout comme des chênes avec leurs convictions et traverser des milieux corrompus sans en avoir pris la moindre teinte.

Selon Gall, l'homme serait fatalement ce qu'il est ; or, l'homme est ce que le font la culture morale et intellectuelle.

Monsieur le docteur Gall a cru trouver sur le crâne le monde des causes. Les enroulements du cerveau, disait-il, s'adaptent aux parois du crâne qui reproduit au dehors leurs formes générales, leurs dispositions, leur importance respective.

Je ne puis comprendre qu'après avoir fait de l'anatomie fine et profonde, Gall en soit venu aux enroulements sans avoir fait aucune attention au système ganglionnaire qui seul préside aux opérations des métamorphoses. Une goutte de sang arrive dans une glande et la nourrit ; celle-ci par l'action de sa sécrétion élabore un liquide spécial qui sert au maintien d'un acte vital.

Les enroulements et adaptations au crâne ne sont pas des laboratoires. J'ai vu par quelques trépans que la dure-mère n'adhère point assez au crâne pour lui donner une poussée.

Je repousse les localisations parce qu'elles sont contre la science réelle, parce qu'elles n'ont aucune raison d'être, parce qu'elles ne s'appuient que sur de l'illusoire, parce que de toutes les hypothèses qui ont surgi sur le cerveau, celle de Gall est la plus absurde. Lorsque j'ai à choisir entre plusieurs hypothèses, je choisis, du moins, celle qui se rapproche le plus de la vérité.

Lavater a trouvé dans la forme le monde des effets.

Nous savons tous qu'une tête harmonique est un ovoïde. Est-ce une raison pour nous dire que la forme n'est que l'esprit manifesté et que chaque être pétrit sa forme suivant l'évolution de son esprit ?

Nous naissons avec ces mêmes traits que nous avons encore. Ils ont grandi avec nous dans une exacte proportion. L'expression seule a changé et ce sont les conditions sociales qui ont changé l'ex-

pression. Ce n'est pas la beauté ou la laideur qui font le mérite d'un homme. Des êtres très laids peuvent être très bons. Ce n'est pas de l'harmonie d'un visage que nous pouvons juger de la rectitude de l'esprit. De parfaits crétins peuvent avoir des visages fort harmonieux.

Ce sont les conditions sociales qui font les expressions. Allez à l'Opéra, en un jour de représentation de gala. Examinez ces loges de premières. Vous y voyez des visages reposés, calmes, souriants, satisfaits. Allez à la bourse : les figures sont torturées, échauffées, grimaçantes. Allez dans un atelier : les figures sont inquiètes. Des rides sillonnent déjà des visages encore jeunes ; les traits ont quelque chose de triste. Le souci de l'existence les traverse et avec lui une indifférence pour tout ce qui n'est pas du ressort de leur travail. Les traits d'un avocat auront une expression différente de ceux d'un inventeur ; et le chef de rayon qui a pour mission d'enjôler son monde aura une expression différente de celle du comptable penché sur un gros livre et faisant, avec ses yeux de lynx, de longues combinaisons de chiffres en une seconde.

Ce sont donc bien les conditions sociales qui donnent à nos traits leur expression ; c'est la nature de nos travaux qui s'y reflète, et ces travaux, la plupart du temps, n'ont rien de psychique : elles sont matérielles et purement matérielles.

Pourquoi l'homme est-il unique, pourquoi occupe-t-il la première place dans l'échelle sociale des êtres ? Parce qu'il est desservi par des organes

perfectionnés, parce que sa tête est ovoïdale ou sphérique et que la forme sphérique est celle qui conserve la plus grande indépendance de milieu : elle représente l'état primordial.

Chaque mouvement correspond à l'état spécial des corps. La forme rectiligne se voit dans les minéraux; les courbes simples se rencontrent dans les végétaux, les courbes à double courbure dans les animaux, enfin la forme sphérique est celle des atomes.

L'atome conduit à la cellule; la cellule se multiplie à l'infini par Karyokinèse.

Le cerveau humain, dès sa forme embryonnaire, a une forme sphérique ; il représente à lui seul les deux tiers de l'être entier. Il n'a jamais parcouru la série des formes cérébrales des autres vertébrés, comme le voulait M. Olivier de Serres. Non, M. de Serres, la sphère est primordiale comme l'atome dont sort la cellule.

De la substance contenue dans les petits ganglions du cerveau sortent les filets nerveux. Et voyez la force terrible de ces petits filaments. Le nerf optique puise dans la substance et crée l'œil; l'acoustique puise dans la substance et crée l'oreille ; l'olfactif puise dans la substance et crée l'appareil nasal ; le moteur oculaire puise dans la substance et forme les dents ; le spinal baigne dans la substance et forme le larynx et la trachée; le glosse pharyngien et le grand hypoglosse baignent dans la substance et forment la langue et le palais ; le pneumo-gastrique, lui aussi, baigne dans la substance et forme plus

d'un organe. On n'a qu'à examiner ses lobules. Chaque nerf fournit une expression ou un organe, et cette expression est puisée dans une substance, dans une combinaison chimique. Ces combinaisons chimiques, par action et réaction, donnent des parties vivantes d'un tout vivant.

Lorsqu'on regarde le visage d'une personne dans son entier développement, on a peine à concevoir d'aussi grandes vérités. Que l'on se reporte à l'embryon, alors que la tête est grosse comme un pois. On voit alors une petite boule bien sphérique. Les yeux ne sont encore que deux cavités qui occupent le plus vaste champ de l'espace; la bouche est largement dessinée; le nez se laisse deviner par un point et les oreilles par un petit gauffré.

Dès l'origine, l'être est séparé du milieu qui l'environne par la peau. Un demi-millimètre, tout au plus, sépare l'œil des corps opto-striés. Les petits filaments s'allongent et avec eux la cavité augmente. A trois centimètres, on reconnaît l'homme dans son entier : Vertèbres et bassin, os du tarse, os du carpe, ongles naissants, mâchoire achevée. Les muscles sont joliment arrondis. Regardez au verre grossissant : le sexe y est. Vous avez sur votre table d'observation un Lilliputien de trois centimètres. Le corps est fini. Il n'en est pas ainsi de l'œil et de l'oreille. La structure si compliquée de ces deux appareils importants demande probablement tout le temps de la vie intra-utérine.

L'œil seul est un miracle d'invention. Quelles complications ingénieuses : membranes diaphanes, cor-

née, iris, pupille, cristallin, humeur vitrée, rétine, choroïde, sclérotique, nerf optique. La structure, tout ingénieuse qu'elle paraisse, n'est rien quand on la compare à la manière dont s'opère la vision.

L'oreille est un autre chef-d'œuvre de complication : conque auditive, conduit auriculaire, tympan, trompe d'Eustache débouchant dans la caisse où se trouvent deux points noirs qui sont la fenêtre ovale et la fenêtre ronde, vestibule, limaçon, canaux semi-circulaires, nerf acoustique. La structure n'est rien si on la compare à la manière dont le son se propage.

Dès que l'homme arrive à la lumière, son cerveau est susceptible de recevoir les impressions de son milieu. Le travail est achevé ; l'être n'a plus qu'à progresser. Il se développe alors en vertu de sa force inhérente qui réside dans son système ganglionnaire, et des forces attractives des milieux qui sollicitent son système nerveux. Partout et toujours, nous le verrons agir en vertu de ces deux forces qui sont les mêmes que les forces centripète et centrifuge des corps sidéraux.

Le cerveau pris en masse, l'encéphale, est un organe multiple qui se compose de quatre organes particuliers : le cervelet qui règle les mouvements de locomotion, les tubercules quadrijumeaux qui sont le siège du sens de la vue, la moelle allongée qui détermine les mouvements de respiration, et le cerveau proprement dit qui est le siège de l'intelligence.

Deux sortes de substances y sont contenues : la substance grise et la substance blanche. Selon quelques anatomistes, la substance grise produirait la subs-

tance blanche ; elle serait la particule initiale. Je crois qu'il y a combinaison double dès le début. L'intelligence ne réside ni dans des enroulements, ni dans des nerfs, mais dans la substance grise. La substance blanche est partout fibreuse et par conséquent conductrice.

L'intérieur des circonvolutions est fourni de substance grise à quelques millimètres d'épaisseur ; la racine des nerfs optiques baigne dans la substance grise ; les tubercules mamillaires sont fournis de substance grise ; le tube cinereum contient de la substance grise ; la glande pinéale aussi contient de la substance grise. Le bourrelet du corps calleux qui sert de commissure aux deux hémisphères contient de la substance blanche.

Lorsque l'on enlève les couches supérieures de la couche optique, on trouve une série de noyaux de substance grise un peu rougeâtre ; ils sont probablement, dit notre célèbre Luys, des appareils centraux de réception car ils reçoivent des fibres ascendantes et des fibres descendantes qui viennent se conjuguer à leur niveau.

La couche optique présente, en outre, une substance grise plus abondante sur son côté interne. Cette substance fait partie de la substance grise de l'axe spinal qui entoure l'épendyme.

Les noyaux gris que j'appelle, moi, ganglions, sont désignés par Luys sous les noms de *centre antérieur ou olfactif, centre moyen ou optique, centre postérieur ou acoustique, centre médian ou sensitif*.

Luys pense — et je pense comme Luys — que les sensations apportées par les rameaux nerveux sont élaborées dans les cellules particulières de ces ganglions avant d'être transmises à la substance grise des circonvolutions par les fibres convergentes supérieures.

Descartes plaçait l'âme dans la glande pinéale. Rien de plus joli comme ce petit corps; rien de plus ingénieux comme sa petite niche entre les deux feuillets de la toile choroïdienne, au niveau de la partie moyenne de la fente de Bichat. Il repose par sa face inférieure sur les tubercules quadrijumeaux antérieurs; par sa face supérieure il est en rapport avec le bourrelet du corps calleux. Si l'âme s'est choisie sa place, elle ne s'est pas mise à l'abri des combinaisons matérielles. On trouve dans cette petite glande des concrétions calcaires comme dans presque tous les petits corps glanduleux du cerveau. Je crois que ces concrétions servent à un filtrage : on les trouve à tous les âges de la vie. La glande pinéale est constituée par de la substance grise contenant des capillaires et du tissu conjonctif.

Il y a échange entre son travail et celui de la couche optique.

Les troncs et filets nerveux ne servent qu'à conduire les impressions et les fluides ; et comme toute forme substantielle retient son objet, la cellule grise, elle, retient les images, les couleurs, les odeurs, les saveurs, les sons, tout ce qui lui vient des sens. Par les appareils des sens intérieurs, elle sait projeter

toutes les impressions dès qu'elles sont sollicitées par un point d'analogie.

Le cervelet a les fibres disposées en plein contraste avec celles du grand cerveau. Il en est en quelque sorte la contre-partie. Dans les hémisphères tout se développe ; dans le cervelet tout se renveloppe. Comme le grand cerveau, il est formé de substance blanche et de substance grise ; mais cette substance grise n'est pas semblable à celle du grand cerveau : elle est foliacée et a une disposition arborescente.

Le cervelet présente, à sa surface, environ sept cents sillons qui vont en se renveloppant. Le grand sillon circonférenciel de Vicq d'Azir le divise pour ainsi dire en deux moitiés : moitié supérieure et moitié inférieure.

Eh ! bien, que voulez-vous avec ces lignes horizontales ; elles ne sont pas la substance... Non, mais attendez ; nous y trouvons peut-être quelque chose qui intéresse le point de départ.

Le centre de ce produit ligneux ou cervelet contient de la substance blanche. Dans l'intérieur de cette substance, on trouve une membrane jaunâtre plissée sur elle-même, semblable à une bourse dont l'ouverture serait dirigée vers le point de réunion des trois pédoncules cérébelleux aux angles latéraux du quatrième ventricule.

Chaque côté du cervelet contient une de ces membranes : on l'appelle *olive cérébelleuse* ou *corps rhomboïdal*. Un rhomboïde, une figure de géométrie, allons donc !

Ces deux membranes jaunes sont si vieilles et si flétries que l'on n'y ferait aucune attention si elles ne tranchaient par le ton sur la fraîche blancheur de la substance qui les environne. Elles me font l'effet de ces glandes ou tubercules que vous mettez en terre, qui, après s'y être multipliés en projetant leurs rameaux au dehors, se ratatinent et se flétrissent à mesure que leur double produit arrive à son point de maturité.

Fruits et fleurs, Monsieur l'abbé. Multiplication intérieure et multiplication extérieure. Reproductions internes et productions externes.

La substance blanche qui entoure les olives communique avec la substance grise, et leurs prolongements ramifiés constitue ce que nous appelons l'*arbre de vie du cervelet.*

La surface de tous ces prolongements est recouverte de substance grise foliacée, cela veut dire de la nature des feuilles. Elle est nettement distincte de la substance grise du grand cerveau.

Les prolongements extrinsèques de la substance blanche forment les pédoncules cérébelleux. Le pédoncule supérieur se porte au-dessous des tubercules quadrijumeaux ; le pédoncule cérébelleux moyen va en avant et se confond avec le pont de Varole, et le pédoncule cérébelleux inférieur se dirige vers le bulbe.

Nous avons ici des éléments d'une importance capitale. Si, par ce côté, nous sommes réellement greffés à la terre, nous sommes forcés de convenir qu'il pousse le système en avant vers la lumière

dans une observance parfaite de toutes les lois de l'équilibre.

C'est dans les hémisphères que vont se passer les phénomènes les plus extraordinaires; c'est dans la substance grise des circonvolutions que nous allons retrouver l'être pensant ; et cette substance n'a de valeur qu'autant que les milieux extérieurs la développent et la font agir.

Descartes a dit que la faculté de penser et de juger une chose réside dans le même lieu que d'en penser et d'en juger une autre.

Flourens a répété la même chose après Descartes, et Flourens s'appuyait beaucoup plus sur l'anatomie et sur ses belles expériences que sur une hypothèse purement idéale.

Il soustrayait à un animal une portion de la substance grise des circonvolutions au moyen d'un chalumeau, et l'animal conservait ses facultés intellectuelles. J'ai fait les mêmes expériences avec Claude Bernard.

La chose s'explique. La substance grise des circonvolutions est la matière avec laquelle les appareils centraux de réception travaillent. Qu'il y ait plus ou moins de substance, leur travail ne s'interrompt pas.

On a trouvé, à l'autopsie du cerveau du célèbre Bichat, tout un hémisphère atrophié, et rien, de son vivant, n'indiquait la perte d'une faculté.

Je ne puis comprendre dans quel but l'on a exclu les sens de toute participation aux fonctions intérieures du cerveau. Si les sens n'amenaient pas

les impressions extérieures dans l'intérieur du cerveau, les sens internes ne sauraient rien inventer.

On dit : l'intelligence seule perçoit, compare, raisonne, juge, se souvient et imagine. Oui ; mais pour que l'intelligence puisse percevoir, comparer, raisonner, juger, se souvenir et imaginer, il faut le concours des sens.

C'est trop commode, en vérité, de mettre tous les phénomènes intellectuels sur le compte d'une âme venant directement de Dieu et logeant dans une glande pinéale quelconque. Alors pourquoi cette âme ne se charge-t-elle pas d'être notre éducatrice. Pourquoi reste-t-elle inactive dans les milieux crétinisés ? Pourquoi ne se manifeste-t-elle pas à l'homme sauvage qui erre avec la brute ? Où est l'âme chez les scélérats ? Car enfin une essence divine ne peut produire des imperfections. Allons, je crois que nous faisons notre âme, et que c'est par nos énergies réalisées que nous mettons notre être à l'abri de la destruction.

Comment voulez-vous que le cerveau fonctionne intérieurement si les sens ne lui apportent pas d'impressions. Pour qu'un cerveau ait la notion d'un son et pour qu'il en garde le souvenir, il faut que l'appareil auditif apporte les ondes sonores dans le liquide du vestibule, des canaux semi-circulaires et du limaçon. Elles sont prises par les houppes nerveuses, dernières ramifications du nerf acoustique et emportées à l'intérieur du cerveau. Qu'il manque un détail à ce mécanisme, un seul, et le cerveau n'aura pas la perception du son.

Pour avoir la perception des objets, il faut que la lumière arrive au fond de l'œil et dessine, en petit, l'image des objets que nous voyons. Elle rencontre d'abord la cornée et l'humeur aqueuse de la chambre antérieure. Vient ensuite un écran, l'iris, qui choisit les rayons qui lui conviennent et qui écarte ceux qui sont inutiles. Par le mécanisme des fibres musculaires de l'iris, la pupille devient plus étroite ou plus grande selon le besoin.

Cela veut dire, lorsque la lumière est vive, la pupille se rétréeit pour ne pas fatiguer la vue par un éclat en pénétrant dans l'œil avec une trop grande abondanee. De la pupille, le rayon lumineux arrive au eristallin. Ce corps a la forme des verres lenticulaires. Il donne l'image des objets dont il reçoit la lumière : on voit, en effet, au fond de l'œil, une toute petite image renversée des objets que l'on regarde.

L'écran où se peint cette image est la rétine. La rétine est le résultat de l'épanouissement du nerf optique. L'image peinte à sa surface est transmise au nerf optique qui la transmet à l'intérieur du cerveau.

Je vous dirai, un peu plus loin, ce que deviennent toutes ces images à l'intérieur du eerveau, ear elles sont toutes eonservées. Oui, de par la science, tout est conservé à l'intérieur du eerveau. Tout ce qui est réductible est réductible à l'atome.

Qu'il manque un détail à l'appareil optique, et le eerveau n'aura ni l'intelligence des objets, ni celle des couleurs, ni celle des lignes. Il lui serait impos-

sible d'établir des parallèles, de faire des déductions et des comparaisons. Il ne pourrait ni raisonner, ni juger.

J'aurais l'instrument le plus parfait du monde, son mécanisme serait une merveille, qu'il ne produirait pas seul la moindre chose. Je serais obligée, pour le mettre en mouvement, de lui donner une impulsion ; et si j'en voulais des manifestations intelligentes, ou des expressions raisonnées, je serais obligée de lui en fournir les données.

Les sens reçoivent donc les impressions du milieu physique et moral dans lequel l'être évolue ; ils les transmettent à l'intérieur du cerveau au moyen des nerfs, semblables en cela aux fils télégraphiques qui emportent au loin la pensée.

Ces impressions subissent dans les ganglions centraux un travail d'élaboration avant d'être transmises à la substance grise des circonvolutions par les fibres convergentes supérieures.

Vous devez connaître, tous, les phénomènes des métamorphoses qui s'opèrent dans les glandes et ganglions. Chaque glande élabore un liquide spécial qui est destiné à un acte de conservation. Exemple : Le sang arrive avec abondance dans la glande mammaire et celle-ci sécrète du lait.

Des ganglions où les impressions se sont revivifiées elles passent à la substance grise des circonvolutions.

La substance grise est nourrie partout par des vaisseaux capillaires, cela veut dire par des vaisseaux microscopiques.

Les sens sont donc liés à l'intelligence ; l'action de celle-ci serait inefficace sans le concours de ceux-là. Ce sont deux forces qui sont en constante impulsion centripète et centrifuge.

Les hémisphères seuls sont le siège de l'intelligence. Cela est facile à comprendre.

Le nerf auditif perçoit un son ; ce son ne se perd pas dans le bulbe. Il suit les fibres et passe dans les corps opto-striés. Le palais perçoit une saveur ; l'impression ne reste pas dans le bulbe ; elle passe dans un ganglion. Les yeux saisissent des images, des couleurs et des lignes, et les amènent aussi dans un ganglion immense.

On n'a pas oublié que la substance du cervelet est foliacée, et que tout son système appartient aux phénomènes de la vie de relation. Le grand sympathique qui préside à la nutrition des organes se rencontre dans les phénomènes organiques profonds.

C'est dans les ganglions intimes que se passent les métamorphoses. Les fibres sont des fils conducteurs. Les convergentes supérieures se conjuguent avec les convergentes inférieures et établissent un merveilleux échange de rapports.

La substance grise des circonvolutions reçoit non seulement une sensation ou une impression, mais des milliers de sensations et d'impressions. Elles montent et elles descendent ; elles vont et viennent dès qu'elles sont sollicitées. Elles reviennent dans les ganglions pour être projetées au dehors.

Lorsque j'ai pensé et remué un grand nombre

d'images et d'impressions par analogie de ceci à cela, et que je veuille rendre ma pensée par des caractères, elle vient dans mes doigts qui tiennent la plume ou le crayon.

Je veux dessiner. Mes yeux se portent sur un objet dont l'impression est transmise dans le cerveau. Alors seulement je regarde, et lorsque j'ai regardé, je puis rendre cet objet.

Si je veux rendre ma pensée par la parole, elle vient s'annoncer par un ingénieux clapet qui est une autre merveille, et par le même moyen, par celui des nerfs.

Toutes ces opérations se font avec la rapidité du sillon électrique.

Admirez le parcours des réseaux télégraphiques : nous en restons confondus. Les fibres de la moelle allongée se croisent avant de former les éminences pyramidales ; les fibres des éminences pyramidales, celles des corps olivaires, toutes les fibres ascendantes de la moelle allongée traversent le pont de Varole, les couches optiques, les corps cannelés et se continuent jusque dans la voûte des hémisphères. Il est des fibres qui sortent pour s'épanouir dans les hémisphères ; il en est qui rentrent pour donner naissance aux commissures. Elles montent, elles descendent ; elles se conjuguent ; elles se bifurquent ; elles apportent, elles emportent ; elles ramassent et elles distribuent.

Ce travail immense et de tout instant dans un si petit espace, cette manipulation de particules au moyen de filaments dont la plupart ne peuvent être

étudiés qu'à la loupe, est vraiment extraordinaire.

Depuis que vous savez qu'un vaste panorama peut être contenu dans un carré d'un millimètre, rien ne doit plus vous étonner. Vous rappelez-vous que les photographes vendaient, il y a quelques années, des édifices publics, des points de vue merveilleux, des cathédrales gothiques dans un carré d'un millimètre. Vus à travers un verre grossissant, ces points de vue et ces cathédrales n'avaient pas perdu le moindre de leur détail. Or, ce qui est réductible au millimètre, peut être réduit à la cellule, à l'atome sans perdre le moindre détail.

J'avais cru autrefois que, à cause de la multiplicité de nos impressions, les impressions semblables se réduisaient à une même impression, les lignes semblables à une même ligne, etc. ; mais point du tout. L'image des objets est conservée telle qu'elle est vue. Vous venez d'en voir la preuve.

Le cerveau ne refait point les images des objets ; il ne fait que les représenter. C'est par une représentation exacte et fidèle de tout ce que nous lui avons donné, qu'il nous constitue la mémoire.

Sans représentation, nos lectures, nos labeurs, nos expériences, nos efforts, tout est stérile. Des images qui se succèdent, il est vrai, mais qui fuient sans rien nous laisser. Et la pensée, cette pensée qui ne serait pas sans la mémoire, cette pensée qui ne connaît ni l'espace, ni le temps, qui peut rétograder vers le passé et se jeter dans l'avenir, traverser d'immenses étendues et se plonger dans l'infini; cette pensée qui est la force de la plus grande force,

le pouvoir du pouvoir suprême; cette pensée qui, servie par la mémoire, peut évoquer les génies les plus éloignés, renverser les vieux tombeaux et déchirer les voiles secrets que le temps n'a pas encore levés; cette pensée n'existerait pas sans la mémoire.

De l'extérieur à l'intérieur, manifestation, transmission et conservation; de l'intérieur à l'extérieur, projection et manifestation.

Les lignes ne sont pas à droite et les couleurs à gauche; les objets ne sont point divisés; les faits mêmes ne le sont pas. Ils sont dans le cerveau tels que nous les avons vus : lignes, couleurs, figures, tout se trouve dans un ensemble. Le son qui se rapportait à un événement se trouve dans l'événement.

Est-ce assez renversant? Vous entendez un coup de canon, un coup de fusil, un son de cloche, et ces sons se répercutent à l'intérieur. Dans le rêve, ils reparaissent; vous les entendez : rythme, étendue, sonorité, tout y est.

Tous nos faits et gestes et ceux d'autrui que nous voyons, entendons et percevons, sont retenus dans le cerveau; celui-ci travaille sans cesse et manipule des impressions, même quand nous dormons superficiellement. Il semble qu'il invente de lui-même, tant il est bien stylé.

Nous rêvons parfois des choses dont nous ne croyons avoir aucune connaissance. Il y a une certaine coordination dans les images et sensations que le cerveau remue; mais dès que nous sommes au com-

plément, nous nous réveillons. Il n'y a de complément dans aucun rêve. Cela veut dire que le travail nerveux continuant sans cesse, les appareils internes fonctionnent avec des impressions reçues, ne nous le dissimulons pas, mises en mouvement, un peu à tort et à travers, et sollicitées par des courants qui ne sont plus régis par notre volonté, puisque la lumière positive nous fait défaut. La machine étant lancée, et le conducteur s'endormant, elle ne continuera pas moins, si elle a du combustible; elle déraillera même jusqu'à l'obstacle. Ici se produit un choc qui réveillera le conducteur en sursaut.

Il est des choses qui nous sont représentées avec une fidélité merveilleuse.

On entend peu la parole, cependant on l'entend. J'ai connu, autrefois, à la tribune des orateurs comme Berryer; le discours m'avait vivement impressionnée et j'ai entendu l'orateur souvent avec ses mêmes nuances de voix. J'ai quelquefois entendu la voix de ma mère fort distinctement. J'ai chanté au piano moi-même, plus d'une fois, et je m'entendais chanter.

Le rêve est le plus souvent muet; j'ai toutefois entendu parler. La parole est conservée; mais elle est rarement reproduite.

Les lieux que vous avez parcourus, vous les parcourez maintes fois. Ce fleuve et ce ruisseau que vous longiez dans votre enfance, il vous est encore donné de les voir; vous reverrez même la passerelle sur le canal en ruines. Le vieux dôme, dont vous entendiez souvent les cloches à l'heure de l'*Angelus*,

existe toujours. Vous avez même le privilège de revoir ce qui n'existe plus.

Vous n'avez pas oublié les couleurs. Vous voyez souvent les tentures des appartements.

Cette dame a une robe bleue ; cette autre est en deuil. Ce monsieur porte une cravate blanche ; cet autre a des gants jaunes : admirez le col de Mademoiselle X... ! Quelle ingénieuse combinaison d'arabesques ! Est-ce du point de Venise ? Est-ce de l'application d'Angleterre ? Approchez... C'est un exquis travail français, un chef-d'œuvre de patience. Ah ! comme on voit que tout est bien conservé dans le cerveau !

Ce n'est pas tout. Les faits et gestes aussi sont conservés, non seulement les vôtres, mais ceux que vous voyez et que vous avez vus. Dans votre rêve, vous faites une chute ; vous vous réveillez en sursaut. Vous cueillez une rose ; une épine vous pique : Quel mal cela fait ! Une autre fois, vous tenez un bâton, et vous frappez un malotru. Quels horions je lui ai administrés !

Voici que vous dînez en ville. Cela ne vous arrive pas souvent : les rêves ne sont pas gastronomes. Goûtez de ce vin. Il me semble qu'il est bien raide ; il est même corrosif. Ah ! c'est qu'il contient du tannin. Heureusement que l'on sert plusieurs sortes de vins. Celui du second service se boit comme du lait, et je le préfère. Une voisine me dit qu'il a trente ans de bouteille. Ces gens-là ont une bonne cave. Les mets sont également réussis, à l'exception des petits pois que je trouve trop salés. Que dites-vous

de ce cliquot?... Voyez comme il mousse, comme il vous pique le nez, comme il s'avale bien. Le champagne me remet.

Il y a plus fort encore.

Vous allez aux *Français*. On joue *Molière*, et Molière est toujours jeune. Vous saviez quelques-unes de ses pièces, *par cœur*, quand vous faisiez vos études, et vous aimez à les entendre de nouveau. Une nuit, vous rêvez de Molière, et vous récitez, *par cœur*, toutes les tirades que vous avez sues.

Une autre fois, vous êtes dans un jardin. Vous distinguez bien vingt fleurs; mais vous remarquez que le parfum qui prédomine est celui de l'héliotrope.

Nous voici chez un médecin. Cela sent la pharmacopée quand on entre dans son appartement : iodoforme et éther, quelle saturation ! Fuyons !

Son, couleur, saveur, odeur, sensations, lignes, proportions, tout le monde sensible est conservé dans le cerveau.

Il s'y trouve même des personnages tels que votre imagination s'était plu à les créer quand vous étiez enfant. Il vous souvient d'un livre dans lequel se trouvaît l'île de Lilliput et ses habitants. Le cerveau ne se rappelle plus à quel degré de longitude et de latitude se trouvait cette île ; mais vous savez que la taille des habitants ne dépassait pas quelques centimètres. Ce petit monde vous avait bien séduit et intéressé. Vous avez revu ces Lilliputiens, grands de plusieurs centimètres, et vous les avez toujours trouvés beaux.

Les contes de fées font revivre des merveilles, et les animaux antédiluviens dont la science nous entretenait font revivre des monstres grands comme des montagnes.

Je me rappelle avoir vu souvent, dans mes rêves, des animaux grands comme des maisons et des salles dont je n'ai jamais vu les pareilles dans les musées, comme longueur et comme hauteur. Ces salles étaient remplies de vieilles peintures et de draperies. Des tapis aux vives couleurs couvraient les parquets.

C'est pourtant vrai, direz-vous. De grâce, où sont logées ces images? Une tête n'est pas une planète. Comment, tant de choses dans un si petit espace? Les faits d'une année suffiraient à tout remplir. Lorsqu'on songe que l'on entasse pendant de longues années, on en reste effrayé.

La mémoire n'est donc que la résorption par la substance grise des couleurs, des formes, des sons, des saveurs et des odeurs.

Les impressions des sens sont amenées dans les centres ganglionnaires où elles subissent un travail, où elles s'imprégnent d'une sécrétion ; elles passent ensuite dans la substance grise des circonvolutions où elles sont retenues. Toute particule substantielle retient son objet et a le pouvoir de la faire vivre et celui de la transmettre. Ce qui se passe sur la rétine avec les objets extérieurs se passe à l'intérieur, lorsque, les yeux fermés, nous cherchons à nous remémorer des faits : les images se meuvent, lorsqu'elles sont sollicitées. Elles sont

mises en mouvement et défilent, en bon ordre lorsque nous sommes éveillés, en ordre confus lors que nous dormons.

L'action de la lumière, qui seule reproduit l'image des objets, est représentée, à l'intérieur du cerveau, par les courants électriques.

L'électricité terrestre est négative. Les impressions qui nous viennent du dehors sont donc négatives; nos nerfs plongent dans la dissolution atmosphérique et conduisent les impressions à l'intérieur du cerveau où se trouve le pôle positif. Qui sait si les ganglions rougeâtres des centres ne constituent pas les pôles positifs. C'est là que doit se faire l'échange des deux électricités, cela veut dire la combinaison exacte et positive qui, au moyen d'une nouvelle dissolution sécrétée par les glandes, se continue dans la substance grise des hémisphères.

Quelques savants prétendent que nous ne sommes qu'un constant renouvellement, et que la substance grise se renouvelle en quinze jours. Le mot renouvellement est impropre; c'est transformation que l'on pourrait dire. Un renouvellement présente l'idée d'une chose supprimée pour y substituer une autre; la transformation, au contraire, est le passage de l'état précédent dans un même état renforcé ou diminué. On sait que les éléments de la cellule primitive doivent se retrouver normalement après chaque métamorphose.

Dans le sommeil, dans le rêve, le cerveau fonctionne avec ce qu'il contient, avec tout ce qu'il

a reçu, perçu et conservé. Il ne peut nullement recevoir des impressions nouvelles par la raison qu'il n'est pas en rapport avec le monde extérieur.

Il nous présente parfois des ébauches commencées, parfois des périodes finies. Une machine étant en mouvement, et ayant une provision d'images et de sensations, le mécanisme se continue selon les éléments chimiques que la circulation apporte momentanément dans les réservoirs. Qui ne sait que les gens à digestion difficile rêvent des choses fort pénibles. Il y a, dans ce cas, peu ou trop de combustion dégageant peu ou trop de calorique.

J'ai connu une dame affligée d'une gastrite qui ne voyait, durant dix années, que des choses lugubres. Elle faisait des chutes continuelles et assistait, pour ainsi dire, à l'anéantissement d'elle même.

J'ai connu une autre dame, à la conduite sage et régulière, affligée d'une dyspepsie nerveuse. Elle assistait, vingt fois dans une année, à une réunion de Robespierristes, sous la Terreur. Elle éprouvait des épouvantes à grincer des dents, et ne revenait de ce rêve qu'inondée de sueur. Elle vint me consulter pour être débarrassée de ce rêve qui, disait-elle, la faisait mourir. Le traitement en eut raison.

Je connais des individus, en pleine santé, qui ont assisté à tous les événements tragiques de la guerre et de la Commune, et auxquels il n'est jamais revenu l'ombre d'une impression mauvaise. Chez les individus à vie active, les faits du jour les occupent

au point qu'ils ne songent guère aux événements passés.

L'état pathologique d'une cellule ou d'un groupe de cellules peut anéantir des images qui ne sauraient plus être reproduites. La mémoire fera complètement défaut aux images des cellules détruites, soit par un travail inflammatoire, soit par l'addition de produits néoplasiques.

La mémoire peut disparaître par de simples obstructions, et revenir lorsque ces causes ont disparu. Il est des faits que l'on ne se rappelle jamais ; ceux probablement qui n'ont éveillé notre attention qu'à demi : il en est d'autres qui sont sans cesse présents. Lorsque vous avez subi un tort considérable, et que vous êtes animé d'une haine profonde contre ceux qui vous ont nui, les faits se représentent à tout moment jusqu'au jour où le hasard, ou plutôt les événements vous mettent en mains la vengeance. De toutes les passions, la haine est la plus durable.

L'histoire nous cite des individus doués d'une mémoire prodigieuse. Scaliger a été longtemps l'étonnement de ses contemporains. Il lui suffisait de lire un livre avec quelque attention pour que, aussitôt, il le sût par cœur. Entendait-il un discours, fût-il de deux heures, il pouvait le répéter mot à mot.

Pic de la Mirandole étonnait les savants dans un âge fort tendre, et ce qu'il avait une fois étudié et appris, il le savait toujours.

D'autres sont peu précoces sans manquer pour

cela d'intelligence. Tout dépend de la question d'attention. Il y en a qui partent tard et qui rattrapent ceux qui les ont devancés de plusieurs années. Lorsque les enfants sont vifs, ils obéissent de préférence à tout ce qui intéresse leur activité ; il leur paraît pénible de rester une heure sur une page ou sur un chapitre de livre qu'ils ne comprennent pas toujours, et dont ils sont obligés de faire le compte rendu. Ils n'ont d'aptitude sérieuse que pour ce qui leur plaît. S'obstine-t-on à exiger d'eux ce qui n'est pas de leur goût, ils n'apprennent plus ou ils apprennent mal. Si l'on réussit à attirer leur attention sur un sujet quelconque, on peut être certain qu'ils s'en occuperont sérieusement, et que la mémoire ne leur fera pas défaut.

J'ai connu une jeune fille à laquelle il était impossible de faire apprendre un chapitre d'histoire, encore moins une page de sciences physiques. Allait-elle au théâtre, elle savait raconter la pièce entièrement sans omettre un détail. Je ne fus pas peu étonnée un jour de l'entendre citer Anne d'Autriche, Louis XIII et le cardinal de Richelieu. Eh! d'où vient ce phénomène? On s'est donné la peine d'ouvrir l'histoire de son pays et de s'en pénétrer. Mais non. On a lu un roman d'Alexandre Dumas. Elle racontait à qui voulait l'entendre toute l'histoire des *Mousquetaires* et *Vingt ans après*. Avis aux romanciers de ne donner que de l'histoire véridique.

Le défaut de mémoire chez beaucoup d'individus vient du défaut d'attention.

Une grande mémoire exige de grandes qualités. Il faut d'abord une grande perfection des organes intérieurs du cerveau, une grande perfection dans le mécanisme des sens et une grande attention.

La substance grise est-elle égale en quantité et en qualité chez tous les hommes? La question quantative me paraît moins importante que la question qualitative. La substance du cerveau se rapporte à l'énergie des constitutions et à la bonne qualité du sang.

Le parfait fonctionnement doit dépendre du parfait équilibre entre les diverses parties.

« Vous êtes bien matérialiste, » me dira monsieur l'abbé avec quelque tristesse. Donnez-vous la peine de regarder au delà, ne fût-ce qu'un instant. Avez-vous examiné les phénomènes du somnambulisme? Ils concernent la mémoire et le cerveau. Pensez-vous nous jouer le tour d'éluder cette question? Halte-là. Vous ne voyez qu'à travers le creuset, la cornue et les réactifs. On n'est pas plus positive. Pourtant la chimie synthétique reconnaît, inclus dans notre organisme, un autre organisme destiné à lui succéder au moment du grand passage. « Une observation attentive et raisonnée des phénomènes du somnambulisme vous le montrerait en pleines fonctions dès cette vie terrestre.

— Ce sont choses que je n'ai pas encore approfondies. Adressez-vous donc à Luys. J'ai entendu dire qu'il étudie la question et qu'il regarde terriblement au delà.

— Vous avez dû remarquer que lorsque le som-

nambule est éveillé, il ne se souvient pas de ce qu'il a pensé, de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. Dès qu'il rentre dans la vie somnambulique, il se rappelle tout ce qu'il a dit aux autres moments de ce sommeil. Il y a là une preuve évidente de l'existence en nous d'un organisme secondaire, fonctionnant exceptionnellement dans ce mode d'être anormal. La mémoire est inhérente à toutes les opérations à l'accomplissement desquelles contribue le système nerveux de l'organisme provisoire.

« Si donc la mémoire des actes accomplis durant la vie somnambulique fait défaut au somnambule rentré dans la vie ordinaire, c'est que son âme, pour accomplir ces actes, s'est servie d'autres organes, d'autres instruments, organes plus délicats, instruments plus parfaits, comme le démontre surabondamment l'histoire des faits certains du somnambulisme lucide. »

— Je vous arrête, Monsieur l'abbé. Ces organes délicats dont se sert notre cerveau, nous les connaissons, nous les avons vus fonctionner. Il n'y a rien là de surnaturel ; il n'y a qu'un mécanisme qui est une merveille et dont nous restons confondus. Est somnambule extra-lucide celui chez qui ces organes fonctionnent avec le plus d'harmonie.

Le somnambule dont vous parlez ne dort jamais entièrement. Lorsque nous dormons véritablement, vous auriez beau nous parler, nous serions incapables de vous répondre. La vie se renveloppe pendant le sommeil. Dès qu'un endormi peut répondre aux questions qui lui sont faites, il n'est plus en-

dormi. Son attention se porte sur la question; il est en rapport avec le monde extérieur. Vous l'influencez, vous lui suggérez des idées qu'il n'a pas; vous impressionnez son nerf acoustique dont les ondes sonores ébranlent la substance et mettent les impressions en mouvement. J'ai vu, de mes yeux, un coup de tonnerre mettre en mouvement une montre suspendue au mur qui ne marchait pas depuis plus de quinze jours, et que l'on négligeait de monter parce qu'on avait l'heure dans toutes les pièces et dans tous les goussets. Que dites-vous de ce fait dont j'affirme l'authenticité?

Vous forcez donc votre endormi, à demi éveillé, à des opérations de pensée qui ne sont pas de sa volonté; les impressions restent néanmoins parce qu'il les a reçues. Votre endormi se réveille tout à fait et prend part à la vie active qui le domine. Il ne se rappelle plus rien. Si vous le replongiez ensuite de nouveau dans cet état demi-comateux magnétique et que vous fissiez de nouveau appel à son nerf acoustique, celui-ci remettrait en mouvement, sous l'effet des mêmes circonstances, les mêmes faits déjà produits.

Nous sommes tous plus ou moins magnétiques et pas tous somnambules, heureusement!

Jusqu'à présent tout nous semble naturel. Mais où le phénomène devient obscur, c'est lorsque les somnambules, n'obéissant à aucune injonction extérieure, se lèvent, grimpent sur le toit, parcourent la maison, et vaquent aux occupations habituelles qui se font le jour sans aucun accident. On en a vu courir sur les toits

comme des chats. Ils accomplissent des actes qu'ils ont vu faire aux animaux ou aux couvreurs. On voit qu'ils sont sous l'effet d'un rêve, car ils reviennent tranquillement dans leur lit. Ils n'ont aucun souvenir, le lendemain, de leur équipée nocturne; ils ne sont sensibles à aucune température ; le passage de la chaleur du lit à la refrigération nocturne d'un toit ne les réveille pas et ne porte aucun préjudice à leur santé. Eh ! bien, où est la force qui les a sollicités au dehors? Vous ne me direz pas que c'est l'âme qui fait mouvoir les membres pour leur faire commettre des extravagances, ni cet autre organisme qui s'absente pendant que nous dormons. Non, certes; ce phénomène est purement cérébral ; le système sensitif n'y participe pas : plaies et bosses passent sans faire aucune impression désagréable.

Ce phénomène cérébral obscur est l'effet d'une force motrice qui a bien son siège dans l'encéphale. Tous les actes accomplis par le somnambule acrobate sont mécaniques et ne sont que des actes répétés. Je l'ai dit déjà : les faits et gestes aussi sont conservés. Ici, c'est le *cervelet* seul qui est en jeu.

Le somnambule n'est sollicité par aucune force extérieure. Il obéit à une puissance motrice qui lui fait répéter des actes qu'il a déjà faits en pleine raison ou qu'il a vu faire. C'est l'inouï d'un deséquilibre. Les courants des hémisphères sont interrompus; les forces électriques se condensent dans le cervelet et augmentent sa motricité au point de mettre toute la machine en mouvement. Des cerveaux ainsi deséquilibrés sont en état pathologique; et ces sortes de

somnambules sont des malades, plus malades que les hallucinés. Ceux-ci sont attirés vers des fictions causées par des erreurs de la vue et de l'ouïe ; ceux-là commettent mécaniquement des actes qui les mettent dans le plus grand danger.

Les hallucinés qui prétendent voir des esprits sont sous un effet puissant d'optique. J'ai connu des gens très dignes de foi qui m'ont affirmé avoir vu distinctement des personnes mortes depuis longtemps et même des personnes qui vivaient encore mais qui étaient éloignées. C'est ce qu'on appelle du surnaturel. Monsieur l'abbé n'ose approfondir les mystères ; l'idée seule d'une apparition le fait frémir ; ce sera néanmoins à la volonté de Dieu.

On sait combien les apparitions ont passionné les esprits à de certaines époques et quels sentiments de sainte frayeur elles ont répandus. Je me souviendrai toujours d'un passage de la Bible qui me glaçait quand j'étais enfant :

« Saül étant allé consulter une pythonisse, il exigea d'elle l'évocation du prophète Samuel mort depuis plusieurs années. Un homme monte le coteau, dit cette femme, enveloppé d'un manteau. Saül regarda et reconnut Samuel. — Pourquoi me persécutez-vous, dit le prophète. Demain toi et tes fils ne seront plus..... »

Les saints et les saintes honoraient leurs privilégiés de constantes visites. Les disciples d'Emmaüs avaient revu leur idéal Maître ; et la sainte Vierge apparaissait fréquemment aux pieuses filles des cloîtres.

Mon pathologiste, en vrai brutal, appelle ces saintes filles des menteuses, et mon pathologiste a tort.

Les apparitions sont possibles ; vous allez voir par quelle magie.

Placez devant vos yeux l'image d'un bonhomme vivement colorié sur un carré de papier ; fixez-le pendant cinq minutes sans détourner les yeux et regardez ensuite un mur blanc : vous le verrez apparaître sur le mur vingt fois, trente fois, cinquante fois plus grand que celui de l'image que vous avez regardé.

Voilà donc une apparition véritable. Si le dessin est rouge, le bonhomme sera d'un beau vert pâle ; si le dessin est bleu, il sera d'un beau jaune orange. Le noir sera blanc et le blanc sera noir.

De même que le somnambule acrobate est poussé hors de son lit par une force motrice dont il n'a pas conscience, de même les images des personnes vues et entrevues, ou créées par comparaison, peuvent être projetées au dehors lorsqu'elles reçoivent une forte impulsion calorifique ou électrique. Si vous pouvez ainsi projeter sur le mur blanc des objets inertes qui ne vous ont causé qu'une impression mécanique et qui n'ont exigé qu'un jeu d'optique, à plus forte raison devez-vous être susceptibles de projections de types avec lesquels vous avez vécu, qui ont impressionné tout votre être et ébranlé plus d'une fois votre système nerveux.

Les apparitions ne sont donc pas des mensonges ; elles sont des réalités qui dépendent du jeu de nos sens et des forces intérieures qui savent retenir, déplacer, projeter et faire agir.

Lorsque nous regardons un objet à l'ombre, nous le projetons considérablement agrandi; lorsque nous le regardons en pleine lumière, nous le projetons en plus petit. J'ai vérifié ce fait maintes fois, et je l'ai fait vérifier à mes élèves.

Nous avons, par une belle nuit étoilée d'été, enlevé la lumière et nous avons regardé, par une fenêtre ouverte, la plus proche et la plus brillante des étoiles, celle que nous pouvions regarder en face. Nous avons ensuite regardé le mur, et l'étoile nous est apparue. On n'a pu la voir que par le haut; le mur n'était pas assez grand pour la contenir. La partie que je voyais me faisait l'effet de la moitié d'un HEXAÈDRE. Elle est apparue sur le mur blanc en noir. Est-ce une planète, est-ce un soleil? Ce n'est qu'une planète, disais-je; elle rayonne la lumière d'un soleil dans le bleu éthéré; ses lignes sont très nettement accentuées. Pourquoi donc est-elle en noir? Parce que la réunion de toutes les couleurs constitue la lumière blanche et que cette lumière ne se décompose qu'à travers un prisme. La chambre était bien noire; mais la planète étant trop éloignée, mes yeux ne pouvaient percevoir le rayon lumineux ni user de leur prisme naturel pour renvoyer les faisceaux lumineux contre le mur. Telle est la raison pour laquelle ce corps tout brillant, tout rayonnant dans l'espace, ne pouvait paraître qu'en noir sur un mur blanc.

Les apparitions sont aussi naturelles que les phénomènes du somnambulisme.

Il y a quelques années, dans une soirée du mer-

veilleux, où il y avait grande réunion et grand monde, un magicien évoquait toutes sortes de personnages. La curiosité était si grande parmi ceux surtout qui n'étaient pas admis aux réunions, que l'on criait, non pas au miracle, on voulait bien du miracle et du merveilleux, mais à la fraude. Le magicien, bon enfant, toléra perquisitions et inquisitions, même celles de la police. On avait cru à une lanterne magique qu'un comparse manœuvrait dans les coulisses et on n'avait rien trouvé ; les recherches les plus minutieuses n'aboutirent qu'au néant.

Il n'y avait pas de coulisses. Sur une estrade, au milieu de la salle, il y avait une simple petite table surmontée d'un pupitre. Le mobilier consistait en quatre murs blancs et en un millier de banquettes sur lesquelles s'ébahissaient des spectateurs lettrés, dans un solennel silence.

Voici en quoi consistait le merveilleux :

— Je prie une dame ou un monsieur de bonne volonté de s'avancer vers moi lorsque je presserai le bouton de ce timbre.

Un monsieur, le gilet en cœur, ganté de jaune paille glacé, se lève et monte à l'estrade.

Le magicien paraissait lire une page d'un livre dans un grand recueillement, puis, tout à coup, regardant le sujet jusque dans le blanc des yeux d'une façon terrible :

— Monsieur, disait-il, daignez regarder, en face de vous, Washington qui passe. Fixez bien ce mur blanc. Voyez-vous quelque chose ?

— Oui, Monsieur. Voici le profil de ce sage et de

ce héros qui n'a violenté ni son temps ni son pays, qui fut égal à toutes les situations par son grand talent et supérieur à toutes par son caractère.

— Je m'incline devant votre savoir, Monsieur. Allez à votre place et racontez comment vous avez vu Washington. Je prie une dame de bonne volonté de.....

Vingt dames se présentèrent.

— Madame, dit le magicien, à la première qui se présenta, je veux vous faire voir Marie-Thérèse, la *noster rex* des Hongrois.

Le même jeu continuait ainsi pendant deux bonnes heures. Hommes d'État, hommes célèbres, tout passait, et les murs restaient blancs comme devant.

Quelques personnes ayant demandé si le magicien pouvait évoquer les types qui lui seraient désignés, il répondit que rien n'était impossible. Une préparation de cinq à six jours le mettrait à la hauteur des circonstances. En effet, il annonça un soir qu'il était à la disposition de tous ceux qui désiraient revoir un des leurs. Voici comment il procédait :

— Qui faut-il évoquer, demandait-il gravement ?

C'était un parent ou un ami mort.

— L'année de la mort...

— Telle année...

Le magicien s'asseyait devant son pupitre, crayonnait sur un livre, puis se servait de quelque chose comme d'un pinceau. Que pouvait-il faire avec un

pinceau? Cette opération préliminaire terminée, le jeu était le même qu'auparavant. Avec un peu de bonne volonté, on pouvait voir tous ceux que l'on voulait. Un plaisant s'étant amusé, un soir, de faire défiler Mesdames du Directoire, il ne pouvait s'empêcher de manifester son étonnement sur le déshabillé de ces dames : des robes fendues jusqu'à la hanche et des chignons à rendre rêveuse toute la Grèce antique.

On a deviné déjà tout le travail opératoire du magicien; plus d'un saurait l'imiter s'il avait le loisir de se consacrer à ce genre d'études. Ce qui nous a paru si longtemps surnaturel ne sera bientôt plus qu'un merveilleux effet d'optique.

Il en sera de même du magnétisme ; lorsqu'il aura été suffisamment étudié, nous ne trouverons plus que des phénomènes fort naturels.

Le magnétisme existe dans les minéraux sous le nom de magnétisme animal. Le magnétisme plus puissant d'une barre de fer agit sur le magnétisme moins fort d'un autre morceau de fer; de même la force nerveuse d'un individu peut influer sur l'innervation d'un plus faible. Le fluide magnétique, ou zoomagnétisme, n'est pas autre chose que l'influx nerveux. Ce n'est donc pas une matière idéale qui unit l'esprit au corps. Tous les nerfs sont innervés ; ils ne seraient pas conducteurs s'ils n'étaient pas innervés. Si vous croyez endormir un individu en le chargeant de votre fluide, vous vous trompez. L'individu qui s'endort sous vos efforts subit un effet d'hypnotisme ; votre fluide l'empêche précisément

de dormir et le ramène à votre volonté pendant quelques instants.

Il peut s'échapper de nous une force capable de mettre des objets inertes en mouvement. Les petites tables qui sautent après une longue imposition des mains prouvent bien le fait. Et ne croyez pas que c'est une plaisanterie : j'ai vu des petits bijoux de table remuer, se déplacer et sauter.

C'est toujours la somme des ressorts actifs de chaque être qui détermine son mouvement, ses attractions, ses répulsions et ses influences. La circulation entière fournit à l'innervation.

Tout ce que nous avons examiné jusqu'à présent est du domaine matériel. Où est l'autre, le surnaturel, l'âme. Où est l'âme, demandait-on à Fontenelle? — Je n'en sais rien, répondit-il; demandez donc à Marivaux. Adressez-vous à Descartes, répliquerait Marivaux. Je sais qu'il n'en sait pas plus que moi.

C'est que nous voyons que tout fonctionne sans le moindre surnaturel, au moyen de multiples mécanismes qui sont autant de chefs-d'œuvre. Où donc est le surnaturel? Serait-il dans la lumière? C'est elle qui fait verdir les feuilles des arbres; c'est elle qui colore les fleurs et qui est cause de leur suave parfum; c'est par son jeu que les images des objets sont reproduites; c'est elle qui donne à la terre le calorique pour mûrir ses fruits et dorer ses moissons; c'est elle qui distribue la vie jusqu'aux extrémités de ses rayons. La lumière est-elle surnaturelle? Non. *Frauenhofer* ne nous laisse aucune illusion. Il s'est permis d'analyser le spectre solaire et

il nous apprend que les sept belles couleurs qui constituent la lumière blanche sont produites par des métaux en ignition. Le fer produit la couleur bleue, le chrôme la couleur jaune, etc. Il nous explique la nature des éléments constituants du soleil et prétend qu'il ne renferme ni or ni argent. Pourquoi n'a-t-il ni or ni argent? Est-ce que l'or et l'argent en ignition ne donnent pas de couleurs? Le soleil est donc inférieur à la terre? Je ne le pense pas. L'or et l'argent sont peut-être contenus dans son noyau solide; ils sont peut-être des dérivés, des écumes qui filent par les courants dans les profondeurs, et forment des dépôts. On sait que l'or ne décompose l'eau à aucune température.

Nous sommes néanmoins revenus un peu de ce distributeur de la vie. Ces savants font tomber nos illusions, une à une, impitoyablement. Je vais être obligée d'en faire tomber une autre. Une expérience m'a plongée dans de très grandes réflexions sur les métaux du soleil en ignition. Je vous en fais part :

Le soleil ayant été fixé, entre cinq et six heures du soir, fin d'avril, et projeté sur le mur blanc, on le vit apparaître de la grandeur d'une noisette. Six pointes se dessinaient très nettement.

Messieurs, saluez un hexaèdre.

Le milieu restait brillant, même sur le mur; tout y remuait; on y remarquait cependant quelques ombres noires, fixes. Ce milieu lumineux était enfermé dans un large cercle bleu foncé; au delà du cercle bleu se voyait un second cercle vert pâle. Nous voilà bien loin d'un corps en ignition. Le milieu

brillant, agité, pourrait bien être une vaste mer; les ombres noires pourraient être de la terre ferme.

Je ne m'explique pas le cercle bleu. On sait que le jaune orange est projeté en bleu; le plus beau rouge devient vert pâle. Le premier anneau, le plus proche du centre lumineux, serait d'un beau jaune; le second d'un rouge très vif.

Est-ce que ces deux cercles sont deux atmosphères superposées? Quoi qu'il en soit, l'on avait espéré que c'est le soleil qui nous prendra pour nous adresser au principe de toutes choses, et nous découvrons que lui aussi n'est que matière. Retournerons-nous dans une cellule? Y pensez-vous! C'est comme si vous supposiez que toutes les cellules du cerveau se renfermeront en une seule. Est-ce que le chêne peut rentrer dans le gland d'où il est sorti? Non. Un gland peut tomber de ce chêne et former un autre chêne, encore faut-il que ce gland tombe dans une terre appropriée et non dans l'eau ou sur un roc.

Permettez-moi de vous présenter le corps éthéréen de M. Chavée. L'hypothèse de M. Chavée est du moins la plus quintessenciée, n'en déplaise à mon pathologiste.

M. Chavée pense qu'il y a, dès cette vie, inclus dans notre organisme qu'il appelle rudimentaire (un fier rudiment!) un autre organisme destiné à lui succéder. « Et cet organisme, réalisé comme le premier, par des énergies inhérentes à l'âme, ne serait que de l'éther condensé, c'est-à-dire de la lumière, de l'électricité et du calorique à divers états de combinaison stable. Organisme invisible bien que

matériel et dont les éléments, moins complexes que l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, sont pourtant de véritables composés. »

Selon M. Chavée, l'homme sera même après cette vie. « Donc, au point de vue de la pure ontologie, l'homme aura un organisme après cette vie. »

Ces idées honorent M. Chavée; elles sont consolantes et moralisatrices à la fois. Il a seulement oublié de nous dire où ira ce corps éthéréen. Ira-t-il tout droit au principe de toutes choses? Sera-t-il en lumière ou en ombre ? En voie de supériorité ou d'infériorité, selon sa trajectoire morale parcourue sur la terre ?... C'est probable.

La morale telle que les sociétés modernes l'ont faite pour la sauvegarde et la sécurité de tous et de chacun n'est cependant pas la morale d'il y a trois mille ans. La terre appartenait au premier occupant et la culture en assurait la propriété. Rien que de très naturel. La terre n'était point peuplée ; elle était à prendre. L'homme, en la cultivant, pouvait se multiplier et s'étendre. Il lui semblait qu'il devait en être ainsi. Il ne connaissait pas un autre moyen d'existence ; il n'y en a pas un autre, à la vérité. La terre seule nourrit l'homme par ses productions diverses. Les uns ont beau vivre du travail des autres, c'est toujours la terre qui fournit à l'existence de tous; et si ceux qui travaillent ne fournissaient pas à ceux qui ne font rien, ceux-ci pourraient être détruits comme des animaux à quatre pattes dans un désert. Il y a des gens qui travaillent et d'autres qui ne font rien; et ceux qui ne font rien

méprisent le plus souvent ceux qui travaillent. Voyez donc où nous en sommes.

Lorsque les hommes se multipliaient, lorsque les coins de terre cultivés devenaient trop petits pour les contenir, cela veut dire pour satisfaire leurs besoins, ils durent aller au loin et s'établir ailleurs.

Rien que de très facile encore. Ce ne fut que lorsqu'il n'y eut plus de terres à prendre que les plus avisés songèrent à faire des lois pour protéger leur coin cultivé et tous ceux qui les aidaient dans leurs travaux.

Ce sont toujours les besoins qui ont amené les déplacements. Nous avons été amenés forcément au maintien des lois. Nous avons aujourd'hui des sociétés qui n'ont pas leur suffisance, et qui ne peuvent assurer l'existence de tous leurs membres. Si ces sociétés ont des terres, il faut qu'elles rendent les travailleurs à la terre, comme aux temps primitifs.

Les sociétés primitives se réglaient sur la nature avec laquelle ils étaient en contact. Les observations que la culture nécessitait conduisaient l'homme à la réflexion et à la prévoyance ; elles élevaient ses pensées. C'est une grande école que celle de la nature. L'homme qui demandait à la terre ses secrets, au grain de blé sa provenance, au raisin le secret de son jus, au fruit sa saveur, était un penseur, un homme doux et pacifique, comme la terre elle-même dont il tirait son essence. L'homme qui n'était pas en contact avec la terre était sauvage et n'avait aucune idée de morale et de civilisation. Regardez ces

égarés dans les îles qui courent comme les animaux leurs frères. Ils sont anthropophages et dévorent jusqu'à leur géniture. Il n'y a pas d'extravagances qu'ils ne fassent. Tous leurs actes sont des actes d'imbéciles. Sans prévoyance aucune, ils sont obligés d'aller à la chasse par tous les temps. Les belles saisons n'emmagasinent point pour les mauvaises. Vous trouverez chez eux toutes les variétés de folies qui hantent nos maisons de fous : depuis les bouffisures d'orgueil et les chimères insensées jusqu'à l'abattement le plus pusillanime.

Je demande à M. Chavée s'il suppose aussi un corps éthéréen à ces déclassés de l'humanité. Attila, Néron, Agrippine et d'autres monstres ont-ils eu aussi des organismes éthéréens? Ce serait fâcheux. Ah ! comment ces choses se régleront-elles devant l'Éternel ? Elles sont toutes réglées : les uns vont à la lumière, les autres à l'ombre.

Je tolérerais bien volontiers le corps éthéréen de M. Chavée s'il n'était que le partage des hommes vertueux.

On nous a souvent entretenus de notre âme sans avoir réussi à nous en donner une idée. Je me rappelle qu'étant enfant, lorsque j'entendais parler d'une âme au sermon, je n'y accordais pas la moindre attention. De son côté, l'âme du catéchisme passait comme une lettre morte : elle s'envolait avec les mystères et tout l'arsenal du merveilleux. Comme nous ne pouvons comprendre que les choses qui ont une forme sensible, nous avons passé sur l'âme comme sur tant d'autres choses ! L'on pensait : puisque

l'âme est un pur esprit et que nous sommes aux prises avec des réalités, il est inutile de s'occuper d'une chose dont la position est faite. Les humbles l'acceptaient parce que la tradition la leur avait transmise et qu'ils n'avaient pas le loisir de méditer sur une science compliquée qui nécessite la connaissance de toutes les sciences; les autres la niaient franchechement et avec elle un être suprême. Ces derniers sont en mouvement rétrogade. Il y a une superexistence.

Nos métaphysiciens ont tous placé l'âme dans le cerveau. Descartes l'avait mise dans la glande pinéale. Monsieur le Docteur Gall a vu plus de trente âmes, toutes habitant le cerveau. Or, personne ne nous a jamais dit comment cette âme y est venue, ni comment elle s'en ira. On nous disait : vous serez incorporés au Grand Tout; vous passerez de la vie objective à la vie subjective, cela veut dire d'une abstraction à une autre abstraction ; vous ferez partie de la mémoire du Grand Tout.

Nous faisons dès cette vie partie de la mémoire du Grand Tout. Toutes les images et phénomènes qui existent dans la création sont le fait de sa mémoire. Nous y sommes incorporés par notre propre mémoire et notre individualité ; et si nous revivons, ce ne peut être que sous une forme individuelle avec une entière mémoire, et non en feu follet.

A quoi bon des vies successives si nous ne devons garder d'elles aucun souvenir. Sans mémoire, la mort serait pour nous un anéantissement pur et simple.

Monsieur Chavée nous accorde un organisme éthé-

réen, cela veut dire un corps formé de lumière, d'électricité, de calorique à divers états de combinaison stable. Cet organisme doit, à mon point de vue, franchir les espaces comme la pensée qui n'est elle-même qu'une projection due à une combinaison lumineuse ou électrique.

Cette forme doit avoir le privilège de supporter l'éclat de la lumière dans le milieu éthéré :

« Cet organisme, dit Monsieur Chavée, est réalisé par les énergies inhérentes à l'âme humaine. »

Alors, non, Monsieur Chavée. Je n'admets votre organisme qu'autant qu'il est l'âme elle-même sur laquelle s'est empreinte l'histoire de notre être. Nous faisons nous-mêmes notre âme. Soyez bien persuadé que nous ne trouvons pas une âme toute faite. Si nous trouvions une âme toute faite, nous serions voués à la fatalité et nous ne serions pas responsables des actes mêmes les plus insensés. Ce serait trop commode, en vérité. Que voulez-vous exiger de l'homme si vous commencez par lui dire qu'il se modèle sur une âme ; que tous ses actes sont des facultés de cette âme, et que tout le bien dont il est susceptible est inhérent à cette âme. Et le mal qu'il fait, à quoi est-il inhérent?... Non, les choses ne se passent pas si commodément ; non, les âmes ne viennent pas au monde avec nous toutes faites. Il faut en finir avec ces ambiguités.

L'âme, Monsieur Chavée, ou l'organisme éthéréen que vous avez entrevu, ne peut être réalisé que par nos propres énergies. Cette âme que nous avons faite à notre image se détachera de nous à la dernière

heure terrestre et s'en ira vers la lumière ou vers l'ombre, selon ses énergies réalisées.

Comment s'en ira-t-elle? Comme l'éclair de la pensée. La pensée, vous savez, ne connaît pas d'espaces. Regardez par une belle nuit les étoiles scintiller au-dessus de vos têtes. Il y en a dont la lumière ne nous parvient qu'en vingt-deux ans, tant elles sont éloignées. Nous n'avons pas de chiffre de numération qui puisse nous faire le calcul des distances. Eh ! bien, regardez-en une ; c'est l'affaire d'une seconde : vous vous y êtes manifesté. Votre pensée vous y a conduit. C'est ainsi que vous devez parcourir les espaces, attiré par la lumière dans sa lumière à Lui, ou sollicité par l'ombre dans l'anéantissement.....

L'imagination fait-elle aussi partie de la mémoire? Assurément. Les dictionnaires disent au mot imagination : faculté de l'âme de se représenter les objets, de créer et de combiner des images qui n'existent pas. Toujours des facultés de l'âme. Nous ne pouvons rien créer, n'en déplaise aux dictionnaires, cela veut dire nous ne pouvons pas faire quelque chose de rien.

Nous ne pouvons que combiner avec les matériaux que les sens nous fournissent et qu'ils prennent aux milieux physiques. Si nous mettons en scène des personnages, nous ne faisons qu'un tableau. Ces personnages sont pris dans l'histoire, dans la réalité, dans notre entourage. Les défauts ou les qualités dont nous les parons, nous les retrouvons dans

notre espèce ; en un mot, l'imagination n'est qu'une imitation avec des proportions changées.

Encore une question d'optique ! Eh ! oui. Les objets ne se voient pas dans un miroir plan, de la même manière que dans un miroir concave. D'après la loi de réflexion, l'image des objets, droite et de grandeur naturelle dans un miroir plan, paraît aussi éloignée de la glace, par derrière, que l'objet lui-même en est éloigné par devant.

Dans un miroir concave, les apparitions variées de l'image dépendent de la position de l'objet à l'égard du centre de ce miroir et du foyer des rayons parallèles. Si l'objet est placé au-dessous du foyer et par conséquent près du miroir, l'image paraît droite, située derrière le miroir et très amplifiée.

Si l'objet est placé entre le foyer et le centre, il se forme une image amplifiée encore et renversée en avant du miroir et au-dessus du centre.

Si l'objet est placé au centre même, son image se confond plus ou moins avec lui, selon sa grandeur. Enfin, si l'objet est au-dessus du centre, il se forme encore une image, au-devant du miroir, mais elle est diminuée de grandeur.

Comme on voit, tout dépend de la position de l'objet à l'égard des centres et des foyers des rayons parallèles.

Il y a des individus qui comprennent tout dans des proportions démesurées ; d'autres ont le talent de tout rapetisser. Celui qui voit toute chose dans de justes proportions doit cet heureux privilège à la perfection de ses organes d'optique. J'entends sou-

vent dire : Je n'ai pas la mémoire des noms. Tel autre soutient qu'il n'a pas la mémoire des chiffres. Je n'ajoute aucune foi à de telles suppositions. C'est une inattention et pas autre chose. J'ai eu parmi mes élèves des gaillardes qui, elles aussi, n'entendaient rien aux chiffres. Je les ai mises pendant deux mois aux mathématiques avec un professeur spécial. Chiffres le matin, chiffres le soir, chiffres au tableau noir. Des chiffres encore, des chiffres toujours. Tout n'était plus que chiffres. On en mangerait, disait l'une d'elles; je ne sais si elle en a mangé, mais la mémoire des chiffres lui est revenue très bien. A une autre qui ne pouvait se rappeler un nom propre, j'ai mis en mains une liste de noms dont j'avais sans cesse besoin. Chose étonnante, elle n'a jamais fait une confusion.

Je sais par moi-même que lorsqu'une chose me déplaisait ou me forçait à quelque attention inusitée, je soutenais qu'elle m'était impossible ; qu'il n'y avait pas à m'y forcer ; que l'on n'obtiendrait rien de moi ; que je connaissais la mesure de mes aptitudes et de mes capacités. J'avais lu, d'ailleurs, un livre sur l'éducation dans lequel il est dit qu'il ne fallait pas forcer les enfants à des choses qui répugnaient. J'étais assez studieuse de ma nature pour me mettre à l'étude sans réplique dès que mes forces le permettaient. Combien ai-je fait de ces déclarations à mon excellent père qui fut mon premier maître ! Ma mère et ma grand'mère m'appuyaient en tous points. Mais le tyran faisait la sourde oreille. Il avait la cruauté de me laisser sur des thèmes et des rédac-

tions jusqu'après le dîner, jusqu'à neuf heures du soir. Pas moyen de l'échapper. Il était dans son fauteuil, en face de moi, et lisait son journal. De temps à autre, il jetait un coup d'œil par-dessus pour voir où j'en étais : Cela va, hein? demandait-il d'un ton que je trouvais narquois et malséant à neuf heures du soir. — Il faut bien que cela aille, répliquai-je avec aigreur. Et je toussais d'une toux significative que ma mère connaissait bien, d'une toux de convention qui réussissait parfois à faire lever le siège.

Lorsqu'il ne cédait pas, je murmurais entre mes dents : Quel esclavage! C'est une maison paternelle pire qu'un séminaire. Tout se fait au son de la cloche; c'est dommage qu'on ne sonne plus le couvre-feu. — C'est un usage qui s'est perdu, répliquait-il avec calme ; on le rétablira, si tu veux.

Quand je vis qu'il n'y avait pas moyen de rien gagner, qu'à nous trois, ma mère, ma grand'mère et moi, nous ne savions pas l'influencer de l'épaisseur d'une ligne, qu'il avait une force d'inertie contre laquelle venaient échouer toutes nos petites roueries, je pris la simple résolution de ne plus lutter et de lui faire ses devoirs comme il les voulait. Il est certaines parties de mes études que je négligeais parce que je les haïssais sans examen. Dès que je me mis à travailler sans parti pris, aucune mémoire ne me fit jamais défaut.

Je suis sûre que l'inattention seule est cause de certaines aberrations de la mémoire.

Lorsque nous voulons nous donner la peine de

penser sur un sujet *et de repenser ce que nous avons pensé*, comme disait mon vieux professeur de rhétorique, Philarète Chasles, nous arrivons toujours à le comprendre.

Les animaux ont-ils de la mémoire? Les animaux ont un cerveau, pas en tous points semblable au nôtre; mais il renferme aussi de la substance grise et de la substance blanche. Partout où se trouvent ces deux substances desservies par des sens, il y a des impressions reçues et conservées. Certains sens, l'odorat, par exemple, est parfois beaucoup plus développé chez eux que chez l'homme. On voit des animaux faire des travaux d'imitation et obéir à la voix de celui qui les conduit. Les chevaux que l'on dresse dans les manèges, les singes que l'on éduque, les chiens qui vivent dans notre intimité nous ont fourni de nombreux exemples d'imitation parfaite. Ils reconnaîtraient la voix de celui qui en prend soin entre mille.

L'oiseau, avec sa parcelle de substance, est susceptible d'attention et par cela même d'imitation. Il répète les airs qu'il entend et il les répète avec mesure et justesse. Il sait varier ses nuances et passer du grave au doux. Un chasseur m'a raconté qu'il allait souvent, en été, avec quelques amis, dans une forêt voisine qui était sienne pour exécuter des fanfares de chasse. Les arbres aussitôt se couvraient d'oiseaux ; pas un ne se faisait entendre. Les cors résonnaient, au loin, dans un solennel silence ; et si n'avait été le tressaillement des feuilles, et le léger

craquement des petites branches sèches, la fanfare aurait pu se croire sans auditoire.

Les mêmes amis allèrent un jour goûter dans ce même lieu ombragé. Quelle ne fut pas la surprise de nos instrumentistes d'entendre les airs de la fanfare au-dessus de leurs têtes. Ah! par exemple. Il y avait plus d'une semaine qu'ils n'avaient exécuté de fanfare. Tous ces petits indiscrets les avaient écoutés, les reconnaissaient même, sans instruments, et répétaient plus d'un passage de leur répertoire avec une justesse remarquable. Ces prodiges sont les résultats d'une petite quantité de substance animée par l'appareil acoustique.

L'oiseau a le cerveau le plus petit; l'éléphant a le cerveau le plus grand.

Les anciens attribuaient à ce disgracieux pachyderme des connaissances variées : l'adoration du soleil et de la lune, la piété envers ses semblables, et même des mœurs raisonnées. On ne lui reconnaît plus autant de qualités de nos jours. Hélas! les dieux s'en vont. Dans quelques contrées de l'Amérique, on les trouve encore par troupeaux. Ils sont toujours précédés dans leur course par le plus âgé de la bande. Lorsqu'il en meurt un, il est recouvert de terre. Cet usage s'observe aussi chez quelques animaux inférieurs. Servi par de grossiers organes, l'éléphant se meut pourtant avec cadence. Il danse sur la corde et il garde son équilibre. Ce fait me paraît extraordinaire : une masse si épaisse gardant son équilibre! Sa trompe lui sert de main. Il cueille des fleurs, ramasse de petites pièces de monnaie, ouvre et ferme

des portes, pousse les verrous et trace des lettres alphabétiques avec une plume.

Lorsqu'on le couvre de draperies voyantes, de pendeloques et de clinquants, il manifeste sa satisfaction par quelques accents. On lui reconnaît des vengeances. J'ai lu, quelque part, qu'un peintre voulait dessiner un éléphant de la ménagerie de Versailles. L'animal à qui cela déplaisait, probablement, remplit sa trompe d'eau, la lança au nez et sur le papier du peintre qui dut renoncer à faire son dessin.

Un autre ayant été maltraité par son cornac, il lui donna la mort en le foulant aux pieds.

Voilà des actes raisonnés. Nous constatons véritablement des actes raisonnés chez quelques grands mammifères. Ils reçoivent des impressions ; ces impressions sont conservées et forment des associations variées. On voit qu'ils en tirent des rapports et des déterminations.

Dans toute la création, nous trouvons des rapports de nous aux animaux et des animaux à nous. Partout nous trouvons des fragments de nous-mêmes ; nulle part nous ne nous trouvons nous-mêmes que chez l'homme. Les animaux ont beau avoir des sens ; ils n'ont pas tous les sens. Ils ont beau se rapprocher de nous par quelques points ; ils s'en éloignent si prodigieusement par quelques autres que nous ne pourrons jamais faire aucun rapprochement.

Que leur manque-t-il pour fonctionner comme nous ? Il leur manque tout. Il leur manque la parole et il leur manque deux sens principaux, le goût et le toucher. Ils ne peuvent se palper intellectuel-

lement. Ils sont presque tous en plan horizontal ; le jeu de la lumière ne se fait pas comme chez les verticaux. Il leur manque des sens intérieurs. L'animal sent, connaît, et on prétend qu'il pense. L'homme seul connaît qu'il connaît, pense qu'il pense, et veut ce qu'il veut.

Il leur manque la parole. Est-ce assez étrange, me dit-on. L'organe de la voix est le larynx, et vous nous avez appris que le phénomène du langage articulé est dû au grand hypoglosse et au glosso-pharyngien. Tous les animaux ont pourtant un larynx ; ils ont aussi un grand hypoglosse et un glosso-pharyngien. Est-ce qu'ils n'articulent point parce que personne ne leur a appris à articuler?

Ceci peut être une raison; mais il en est une autre. Pour faire mouvoir leur clapet qui n'est qu'un lourd appareil, il faudrait une pensée en proportion. Il n'y a que le chat qui a la voix de l'enfant. Aucun animal n'a la voix de l'homme.

Voyez-vous, disait, l'autre jour, mon pathologiste dans une réunion de végétariens, si l'on faisait l'expérience d'admettre dans notre société ceux des animaux auxquels nous reconnaissons quelque intelligence et quelques actes raisonnés, nous obtiendrions des résultats aussi surprenants que chez les humains.

Cependant les animaux ne vivent pas si loin de nous, Monsieur le pathologiste ; et quoi que vous fassiez, vous ne les amènerez jamais dans un salon, ni dans une salle de billard, ni devant une cheminée pour se chauffer. Ils entendent notre parole ; ils

voient nos actes. Il en est parmi eux dont les ascendants ont vu nos ascendants ; ils ont côtoyé les habitations ; ils ont longé les fleuves et les rivières avec nous ; ils ne nous ont jamais quittés ; rien en eux n'a changé. Leur œil morne et triste a toujours la même expression. Ils sont susceptibles de quelques actes d'imitation, et c'est bien tout. Fort heureusement pour nous. Qui donc oserait immoler ces paisibles compagnons, serviteurs de l'homme, s'il en était autrement. Quoi, pour toute récompense nous leur ferions l'honneur de les dévorer ! Il n'y a pas en eux une parcelle de cette pensée qui donne conscience de l'existence. Nous sommes obligés de les nourrir si nous voulons en être servis ou si nous voulons en être nourris. L'animal qui pourvoit à ses besoins n'est pas à la portée de l'homme.

On peut se demander avec juste raison comment les animaux ont épargné des êtres humains qu'on leur jetait en pâture ou qui sont tombés parmi eux par accident.

Je comprends qu'un enfant puisse être épargné par des herbivores ; mais je comprends peu qu'il puisse vivre parmi des carnassiers.

Les Juvinus trouvés chez les loups ont dû être allaités par les louves dans le nombre de leurs petits. Chez les animaux, la femelle nourrit ses petits avec grand soin et ne les abandonne qu'à la dernière extrémité. Pour que l'homme sauvage ait été pris chez les animaux sans aucune notion sur l'homme, il a dû être déposé dans leur société dès le plus bas âge. Quelque étrange que nous paraisse cette adop-

tion ou cette tolérance de la part des carnassiers, elle est réelle.

Les naturalistes qui ont cité les hommes sauvages les ont vus pour la plupart. Boerhaave a très bien connu Jean de Liège, et les archives relataient l'homme sauvage trouvé à telle époque parmi les ours, les loups ou les moutons. On les éduquait, on leur donnait un nom et ils figuraient dans la société où ils trouvaient même à se marier.

Le médecin anglais *O'Connor* avait vu aussi, à Varsovie, en 1694, un jeune homme pris parmi les ours de la Lithuanie.

Je m'explique difficilement l'élevage d'un sujet humain chez des carnassiers. Ce n'est assurément pas en considération de sa position dans l'échelle des êtres que les animaux l'ont toléré. Il est probable que des cris déchirants ayant attiré leur attention, ils ont présenté de la nourriture, faisant en cela comme pour eux-mêmes. De la chair crue réduite en lambeaux passait de leur gueule dans le gosier, jusqu'au jour où les dents de l'enfant mastiquaient par elles-mêmes les provenances de la chasse. Si les carnassiers n'ont pas dévoré ce roitelet de la terre qui grouillait à leurs pattes, c'est qu'il leur en imposait par ses cris d'une part, et que d'autre part le gibier foisonnait. L'homme est, de plus, omnivore, tellement omnivore, disent les naturalistes, qu'il peut se nourrir de terre. La géophagie n'est pas toujours chez lui le symptôme d'un état pathologique d'où résultent des appétits désordonnés, elle est une habitude constante pour des peuplades en-

tières qui trompent, pour ainsi dire, la faim en remplissant l'estomac d'argile ou d'autres substances minérales dans lesquelles entre de la magnésie.

Georgi rapporte, dans sa *Description de la Russie*, que les Sibériens, dans les temps de disette, avalent une sorte de terre glaise. Monsieur de Humboldt, dans ses *Tableaux de la Nature*, dit que les Ottomaques, peuples de l'Orénoque, avalent près d'une livre d'argile lithomarge, après l'avoir légèrement chauffée et humectée. La Billardière nous apprend que les habitants anthropophages de la Nouvelle-Calédonie mangent d'une stéatite tendre, friable et verdâtre. Au Sénégal, on fait cuire le riz en y mêlant une assez grande quantité d'une stéatite blanche et onctueuse qui tient lieu de beurre. L'adopté des animaux doit être omnivore ; il doit manger tout ce qui est à sa portée pour apaiser la faim.

Il est une chose que les historiens ont certifié, c'est que jamais on n'a trouvé chez les hommes sauvages une notion de l'homme. Si les idées étaient innées, ils auraient fonctionné selon l'homme, et non selon les animaux. Quant aux instincts, on n'a jamais remarqué d'autres instincts que les instincts du besoin.

La société humaine est un grand manège perfectionné par les générations qui ont traversé les siècles. Le flux et le reflux des peuples les faisait avancer ou reculer. Aujourd'hui que les mœurs et les habitudes sont à peu près égales sur toutes les parties de la terre, que les grandes invasions de hordes barbares ne sont plus possibles, aujourd'hui

le progrès peut devenir indéfini. Les tribus imbéciles seront soumises au joug de la civilisation, et bientôt il n'y aura plus de ces anomalies monstrueuses qui font encore l'étonnement des voyageurs et des hommes de progrès.

Les animaux ne suivent pas notre évolution ; ils seront toujours ce qu'ils sont. Nous ne les imitons pas ; ce sont eux qui nous imitent sans savoir ce qu'ils imitent, ni pourquoi ils imitent. Le plus ressemblant à l'homme, en apparence, aura toujours un point par lequel l'homme le méconnaîtra. Il ne s'agit pas d'avoir des semblances ; il faut être semblable.

Le singe est un bimane, mais tout bimane qu'il est il reste singe. L'orang-outang, ou homme des bois, a beau se rapprocher extérieurement de la conformation de l'homme, cette conformation n'est pas en tout semblable; son angle facial n'est que de 65°, cela veut dire de cinq degrés de moins que celui des hommes d'espèce éthiopienne.

Tiedemann, dans sa *Zeitschrift fur Physiologie*, nous apprend même que le cerveau des orangs diffère de celui des singes par l'absence de trapèze à la moelle allongée, par l'existence d'une échancrure postérieure au cervelet, par un plus grand nombre de sillons et de lames à la même partie, par la présence de deux tubercules maxillaires distincts, par les circonvolutions et anfractuosités plus nombreuses et moins symétriques, et par l'existence d'incisures digitées sur les cornes d'Ammon. L'orang a, de plus, la stature de l'homme ; il fait sans peine ce qu'il

lui voit faire : il a de la prudence et de la prévoyance. Ses actes raisonnés consistent à éloigner de sa demeure, à coups de pierre, tous ceux qui lui portent ombrage. Cuvier lui accorde des idées innées ; on sait ce que je pense des idées innées. Ce sont de pures imitations. Quelle que puisse être l'apparente ressemblance du cerveau de l'orang avec le nôtre, il ne peut en aucune façon se mesurer avec nous. L'orang ne parle pas et il a cela de commun avec tous les animaux. On trouve placées au-devant de son larynx deux poches thyroïdiennes. L'air qui sort de la glotte s'y engouffre et produit un murmure sourd qui est loin d'être un langage. Lorsque l'orang parlera, nous le placerons dans l'humaine espèce ; qu'il reste orang, en attendant.

Je ne conteste pas sa supériorité sur beaucoup de mammifères ; mais il est un muet, cela veut dire un être dont l'appareil vocal n'est pas semblable au nôtre.

Si nous prenons l'homme égaré dans les bois, vivant dans la société des animaux dont il contractera les habitudes au point de marcher à quatre pattes, quand l'instinct devrait l'inviter à marcher droit, si nous le prenons, dis-je, pour en faire l'éducation, il parlera et se développera graduellement comme l'enfant. Aucun orang, fût-il confié à un homme de génie, n'est jamais sorti de l'imitation.

On sait ce que Jocko a donné de peine à Buffon, et Jocko est resté Jocko. Le génie de Buffon n'a su faire progresser, en rien, les capacités du chimpanzé. Monsieur l'abbé dira : Ah ! vous voyez bien que

la matière seule ne sait produire la pensée, encore moins la parole qui en est le signe. Il faut que la matière soit animée par un principe supérieur.

La matière est animée et obéit à des lois immuables. Pourquoi le principe supérieur est-il refusé au chimpanzé à qui la nature a donné un cerveau avec une forme semblable à celui de l'homme? Le perroquet qui parle très distinctement est-il aussi animé d'un principe supérieur ?

Non. Chaque animal a de nous quelque chose. Les animaux sont, pour ainsi dire, des épreuves séparées, des fragments qui doivent constituer un tout supérieur, et nous réunissons en nous tous les fragments des espèces et des variétés.

Le Tout supérieur est l'homme.

Le perroquet a un langage articulé semblable au nôtre. Cela doit embarrasser ceux qui prétendent que notre seule supériorité est le langage. Dites donc au perroquet de nous dire sa pensée ou son opinion sur les personnes présentes dans une salle. Il ne le pourra pas. Il ne sait que ce que nous lui apprenons ; il ne saurait apprendre de longues phrases, le pauvret ! sa parcelle de substance ne lui permet pas des prodiges de mémoire ; et si son appareil acoustique n'était une merveille de finesse, et son cervelet un chef-d'œuvre de délicatesse, il ne saurait faire marcher aussi complètement son retentissant clapet.

La parole n'est donc pas notre seul signe de supériorité. Avec vos âmes toutes faites et les facultés innées dont vous avez paré ces âmes, vous avez ra-

petissé la création. Les merveilles les plus positives devenaient toutes des abstractions ; il a fallu que les sciences positives viennent nous réveiller en sursaut. Celui qui a posé le premier fil télégraphique a plus fait que tous vos métaphysiciens : il a eu la notion d'une vérité. Des abstractions ! Vous me faites pouffer de rire. Y a-t-il quelque chose de plus positif que les appareils de nos sens, et y a-t-il quelque chose au-dessus.

Quoi de plus phénoménal que ce merveilleux échange de nos sens plongeant dans la dissolution atmosphérique et conduisant à l'intérieur du cerveau tous les signes sensibles. Des abstractions ! Et quoi de plus phénoménal que la résorption de ces signes et de ces impressions par la substance grise, et quoi de plus naturel que leur animation et leur projection ! Des abstractions, où il y a une force motrice, des courants électriques, des glandes qui sécrétent et qui sont autant de réceptacles de chimie ! Des abstractions, quand, en levant les yeux, vous vous trouvez en présence d'un hexaèdre ! Mais il n'y a rien de plus vrai et de plus réel. De l'extérieur à l'intérieur et de l'intérieur à l'extérieur, il y a échange chaque jour et à tout instant. C'est avec les sens que vous devez faire votre âme et que vous devez préparer cet autre vous-même éthéré qui ira vers la lumière ou vers l'ombre.

Attention !...

La parole n'est pas le seul signe de la pensée. Tous les actes que j'accomplis par l'effet de ma volonté sont les signes de ma pensée. Lorsque je tiens une

plume dans la main pour tracer ces lignes, j'obéis à ma volonté qui veut reproduire ma pensée autrement que par la parole. Si vous croyez que les causes semblables produisent des effets différents, vous vous trompez, c'est précisément parce que les effets diffèrent que les causes n'ont pas été semblables. Et si les causes paraissant semblables, les appareils de transmission diffèrent ou n'existent pas, les effets seront encore différents ou même complètement nuls.

L'homme est bien unique dans son espèce. Il n'est pas le perfectionnement de l'animalité... L'homme réunit en lui tout ce que la terre renferme, tout ce qu'elle peut donner ; il est son dernier mot, sa production la plus parfaite. L'homme est la dernière parole de la terre. Elle ne peut rien de mieux, ni rien de plus. Elle l'élève au-dessus d'elle-même et le fait regarder plus haut. L'homme doit utiliser toutes les forces et toutes les puissances que cette mère nourricière met à sa disposition afin de réaliser toutes ses énergies. C'est par la réalisation de ses énergies qu'il évoluera vers la lumière.

Tous les germes dans la nature ne produisent pas ; une mère n'élève pas toujours tous ses enfants. C'est pourquoi, ô terre, tous tes enfants ne s'élèveront pas à la lumière.

L'acte de la vitalité repose sur le sol et sur l'atmosphère, sur le fonctionnement intégral de l'organe de la respiration et de la digestion. Ces deux organes sont les distributeurs des forces. Ils entretiennent les multiples mécanismes par une cons-

tante combustion ; ils sont les sources de constants foyers électriques qui font participer jusqu'à nos dernières ramifications au travail de la mémoire. Ce sont ces deux organes qui donnent ce liquide rouge et vermeil, le sang, dont les canaux artériels vont nourrir jusqu'à la cellule la plus éloignée. Sans nourriture, les cellules seraient atrophiées. Sans ce liquide vermeil qui se divise à l'infini par le réseau des capillaires, les glandes ne sauraient plus accomplir leur acte vital, ni la cellule reproduire son image. C'est cette sève qui revivifie et regénère ; elle aussi puise à la dissolution atmosphérique les éléments qui l'épurent et la quintessencient. La terre nourrit ; l'atmosphère fait vivre ; nous tenons aux deux.

L'être de la vie intra-utérine ne vit pas. C'est une simple galvanoplastie qui s'accomplit dans une dissolution au fond d'un organisme.

Non seulement le sang est un liquide vermeil qui nourrit, mais il charrie encore des éléments minéraux qui sont dans le sein de la terre. On sait que les acides ont la propriété de dissoudre les métaux ; notre estomac peut fournir des liquides qui contiennent en dissolution des métaux. Ces liquides peuvent être incolores ; le métal n'est pas plus visible que ne l'est le sucre dans l'eau où il s'est fondu ; il ne s'y trouve pas moins. Une pile électrique peut lui redonner quelque part son état.

L'Être de la vie intra-utérine se forme dans une dissolution d'éléments fournis par le sang et décomposés par les acides.

Vous savez tous comment se font les galvano-

plasties. A l'extrémité d'un fil négatif qui communique avec l'élément blanc, le zinc, on suspend une médaille en métal qu'il s'agit de reproduire ; à l'extrémité de l'autre fil, ou du fil positif, on suspend une petite plaque de l'élément rouge, le cuivre ; puis on plonge la médaille et la plaque, côte à côte, mais sans se toucher, dans un vase rempli d'une dissolution de l'élément rouge, du cuivre. Immédiatement, sous l'influence d'un courant qui traverse la dissolution, le cuivre commence à se séparer de son dissolvant et à reprendre son aspect de métal, pas dans tout le contenu du vase, mais au contact immédiat de la médaille. Celle-ci se recouvre d'abord d'une fine pellicule de cuivre qui se moule avec une perfection exquise, dans tous les creux et sur tous les reliefs du dessin ; cette pellicule augmente peu à peu d'épaisseur jusqu'à ce qu'elle devienne assez solide pour être détachée tout d'une pièce. On obtient ainsi un moule en creux qui reproduit avec une grande précision les moindres détails de la médaille. Le moule en creux se substitue alors à la médaille et l'opération recommence. Le cuivre se dépose de nouveau et prend cette fois la forme en relief. La reproduction est si fidèle que l'on ne saurait trouver la moindre différence entre le dessin de la médaille modèle et celui de la médaille obtenue par la pile. Afin d'éviter certaines difficultés, lorsqu'on enlève le cuivre déposé, on enduit d'une matière grasse soit la la médaille, soit le moule en creux, excepté la face qu'il s'agit de reproduire. Le dépôt métallique ne s'effectue pas sur les parties enduites.

N'oublions pas d'ajouter que l'élément rouge, ou cuivre, ne se dépose sur l'objet qu'il faut mouler que lorsque cet élément est bon conducteur de l'électricité.

J'ai dit et je répète que la vie intra-utérine n'est qu'une galvanoplastie, qu'un moulage. L'être est construit avec des éléments vitaux qui ne sont pas encore sa propre vie. Cela est si bien compris que l'on ne compte les années qu'à partir du jour où il fait son apparition à la vie terrestre.

Il faut plus de deux ans pour mettre les sens de l'enfant en rapport avec les objets extérieurs ; il faut plus de quatre ans pour le rendre susceptible de quelque attention, et il faut plus de sept ans pour faire fonctionner, dans tout son ensemble, le mécanisme de la mémoire. Je parle de ceux qui sont vifs, naturellement bien portants, et élevés dans des milieux où l'on s'en occupe. De sept à quinze ans, la mémoire est facile. Est-ce parce que les éléments sont plus jeunes et plus perméables ? Oui. C'est l'âge des sécrétions abondantes. Le système ganglionnaire est richement pourvu et les matériaux abondent. J'ai vu des enfants apprendre, mot à mot, des chapitres de choses fort arides et auxquelles, la plupart du temps, ils ne comprenaient rien. Le mot à mot restait ; ce n'est que plus tard qu'ils en tiraient parti. Nous ne sommes jeunes que par les sécrétions ; à mesure que nous avançons en âge les ganglions se dessèchent ; chez le vieillard, ils n'existent plus, pour ainsi dire.

Dans quelques genres de folies, on a trouvé, à

l'autopsie, le système ganglionnaire presque entièrement détruit. Il y a des fous qui n'ont pas de mémoire ; il y en a qui ne se rappellent que les faits du jour et jamais ceux du passé. Ils sont, disent-ils, poussés en avant par une force qui est plus forte que leur volonté. C'est le fait d'une suractivité du cervelet. Lorsqu'un fou est guéri et qu'il rentre dans la vie normale, toute sa mémoire est revenue. Elle n'a donc jamais disparu ; elle est restée latente avec toutes ses impressions parce que, probablement, les appareils centraux de réception ne fonctionnaient pas : ou bien encore parce que les vaisseaux capillaires qui nourrissent la substance se sont trouvés obstrués sur un point de leur branche principale.

La mémoire peut faire défaut par manque de nutrition de la substance ; elle peut faire défaut lorsque le courant des fils télégraphiques se trouve interrompu ; elle peut faire entièrement défaut lorsque les ganglions centraux ne sécrètent plus. Dans ce dernier cas, les impressions ne peuvent pas aller au delà.

J'ai dans l'idée que la folie est plus souvent une maladie ganglionnaire qu'une maladie nerveuse.

L'intelligence manque complètement chez l'idiot ; il est dans le même cas qu'un animal auquel on a enlevé les hémisphères. Il ne peut plus rien de lui-même ; il résiste à tous les efforts. Les impressions s'arrêtent dans les centres, et ne vont pas dans les hémisphères.

La déglutition et tout ce qui est du ressort méca-

nique nerveux se fait lorsqu'on lui enfonce la nourriture dans le gosier. Les idiots ne parlent point parce que l'on ne peut forcer à parler des individus qui ne savent pas penser et qui n'ont pas de volonté. Ils ne sauraient pas même imiter le perroquet. Vous auriez beau réciter des phrases afin qu'ils les répètent ; ils ne répéteront rien parce qu'ils ne savent rien fixer. De temps à autre, ils profèrent une parole, quelquefois deux et toujours les mêmes. Ce sont le plus souvent des exclamations. Ils ne sont pas muets ; mais comme ils ne sont pas susceptibles d'attention et qu'ils ne peuvent plus penser, ils ne peuvent plus faire mouvoir leur clapet.

Je n'ai jamais vu guérir des idiots malgré tous les soins et toutes les précautions.

Les hémisphères sont perdus chez eux et perdus par les ganglions. Aucune impression ne peut aller à la substance : elle est lettre morte.

J'ai rarement vu des malades revenir de la démence.

Les déments ont la mémoire d'une minute, puis ils perdent le fil du raisonnement et entament autre chose. Ils passent à vingt sujets dans une heure. Ce qu'ils font le matin est oublié le soir ; ils sont d'une loquacité, d'une exhubérance étourdissantes. Chez le dément, il y a deséquilibre par suite d'une suractivité en un point. Il me semble que toutes les impressions ne montent pas. Elles se précipitent et se pressent dans les ganglions pour revenir au dehors. On voit qu'elles ne sont pas attirées dans les circonvolutions. Les centres ont-ils perdu de

leurs moyens d'action ou le courant des fibres conductrices se trouve-t-il interrompu ? ou est-il devenu intermittent ?

La folie dominante, ou la manie, celle qui survient par suite d'une commotion, d'une peur, d'un chagrin, ou par suite même du deséquilibre produit dans l'organisme par suite d'une altération du sang, cette folie est curable. Elle s'attache, au début, à la cause qui l'a produite pour s'en éloigner et ne plus y revenir ensuite. Lorsque la folie se déplace, elle s'éloigne pour disparaître bientôt. On sent que l'équilibre intérieur a été interrompu brusquement sur une série d'impressions qui sont restées stagnantes, sur lesquelles passeront des courants trop faibles pour les ôter du milieu où elles sont retenues par des accumulations de toute sorte.

Il y a quelques années, des amis m'ont fait voir, à Vichy, à titre d'étude, une petite fille d'une dizaine d'années affligée d'une manie bien étrange. Elle consistait à cueillir une fleur ou un brin d'herbe qu'elle tenait entre le pouce et l'index de la main droite. Elle l'élevait à la hauteur de l'œil droit et roulait la tige sans cesse entre ses doigts. De l'index gauche elle désignait la fleur, vingt fois en une minute. Des heures entières étaient employées à cette stupidité. Rien ne pouvait l'en distraire : ni les visiteurs, ni les menaces. On lui arrachait la fleur ou le brin d'herbe des mains ; mais la laissait-on seule un instant, vite, elle s'échappait pour chercher une autre petite branche avec laquelle se continuait le refrain sans lassitude.

J'ai questionné les parents. La mère croit que la manie provient de ce qu'elle couchait l'enfant toujours vers la droite, pendant le jour, alors qu'elle vaquait à ses occupations. Le soleil venant quelquefois à gauche de l'enfant, celle-ci a dû tourner forcément son regard à droite. L'explication n'était pas trop bête. L'enfant qui jouait dans son berceau avec une fleur ou un brin d'herbe a pu recevoir une secousse d'optique. Cette impression est-elle restée à ce point qu'elle fait partie intégrante de la pauvre petite?

Je crois, néanmoins, que l'impression finira par s'user, se perdre, et que l'enfant sera guérie.

Il y a quelques mois, une mère m'amena sa fille qui, disait-elle, déraisonnait tellement qu'elle se verra obligée de la mettre à la Salpêtrière si un miraculeux traitement ne savait la rendre à la raison au plus vite.

Je me tins sur mes gardes.

Voici comment débuta la malade :

Ma mère a voulu que je vienne vous voir parce qu'elle me croit une maladie de la rate. Je ne suis, foi de lanterne, ni folle ni insensée, et je crois savoir que je ne suis pas malade. Faut-il être franche. C'est le cerveau de ma mère qui est détraqué. Je veux bien consulter pour ma rate si cela peut guérir son cerveau. Elle l'a tant soit peu fêlé depuis plusieurs années. J'ai avec elle de constantes difficultés parce qu'elle ne veut pas me comprendre. J'ai beau lui dire : Je suis Mme de Staël et George Sand ; lis donc les volumes que j'ai écrits.

— Docteur, n'en croyez pas un mot, interrompit la pauvre femme. Elle est incapable d'écrire correctement une lettre, à plus forte raison une ligne d'un livre. Ma fille a toujours été la dernière des élèves de l'école communale.

— Hé ! dites donc, Madame la rapporteuse, je descends de plus haut que vous. Je descends de Roger de Beauvoir...

— Hélas ! exclama la pauvre mère...

— Il y a de par là, continua-t-elle, un médecin qui n'a pu se répandre que par moi. Je fais sa médecine et ses ordonnances ; je le panse et je panse ses chevaux.

Je me levai :

Si nous passions à l'examen de la rate, lui dis-je.

— Ah ! il y a bien autre chose de malade. Tout le fourbi est détraqué ; lune et soleil, tout est sens dessus dessous ! Puis-je maintenant voir le jeune comte de Guzman ? J'ai aussi à le répandre dans le monde.

— Vous allez le voir. Attendez une minute...

Je griffonnai, à la hâte, quelques lignes de recommandation pour un confrère, avec d'urgence à la Salpêtrière.

En attendant un traitement miraculeux, celui de la Salpêtrière pourra convenir.

Avec ces malades, lorsqu'on agit avec vigueur sur la circulation au moyen des bains, lorsqu'on veille au maintien de l'intégrité du sang, lorsqu'on a soin de leur imposer un travail manuel qui demande de l'attention, ou un travail corporel qui réclame de la

fatigue, lorsqu'on leur laisse l'exercice au grand air et qu'on sait leur procurer du sommeil, on peut être certain d'une guérison plus ou moins prompte.

Le fou qui se croit Moïse ou Mahomet n'est pas si fou que vous le supposez. Il part d'une supercherie raisonnée. C'est un individu qui croit avoir en lui des aptitudes à devenir Moïse ou Mahomet. Il se ment à lui-même et son mensonge passe à l'état chronique. Ce genre de folie n'est pas autre chose que le mensonge chronique Le faux Moïse aurait su conduire un peuple; il aurait su profiter d'une scène de la nature pour descendre du Sinaï avec les tables de la loi; il aurait su faire manœuvrer une baguette, et il aurait trouvé le moyen de traverser le Jourdain à pied sec. Celui qui s'est pénétré de Mahomet aurait su jongler comme Mahomet, n'en doutez pas; et celui qui se croit roi aurait su toucher la liste civile d'un roi.

Ces fous ont été dans l'origine des menteurs. De menteurs, ils sont devenus des imitateurs, des imitateurs du merveilleux et de l'extraordinaire. Il y en a qui imitent les vérités, comme il y en a d'autres qui imitent les mensonges. Il y a plus de fous par imitation que par commotion. J'ai connu un jeune homme, de bonne famille, qui avait trouvé si beau un personnage de théâtre, qu'il s'était fait confectionner, en cachette, un costume semblable à celui que portait le héros dans la pièce. Rien de plus comique. Le matin, à l'heure qu'il supposait que l'on dormait encore, il allait se promener gravement dans le jardin, affublé tout neuf de son costume an-

tique ; et, comme l'autre, sur la scène, il s'exerçait à reproduire la noblesse du geste et la vaste amplitude des mouvements. On pouvait le voir, chaque matin, se profiler sur le sable des avenues et s'avancer d'un pas qui n'annonçait rien de positif pour l'avenir. Un domestique le surprit dans cet accoutrement quelque peu inusité, et n'eut rien de plus pressé que de nous en avertir. Un matin donc, nous le lorgnâmes à travers nos persiennes. Ce fut d'abord une hilarité générale, sans remontrances ; mais comme chaque jour ajoutait au costume un clinquant nouveau, son père, homme très positif, sortit discrètement par la porte d'une serre, armé d'un bâton, et vint lui changer la vaste amplitude des mouvements en une vaste rectitude.

Ce jeune homme était porté à toutes sortes d'extravagances ; il est aujourd'hui à la tête d'un vaste comptoir dans les Indes, grâce au maintien de la rectitude.

Lorsqu'on dit qu'il faut laisser à l'enfant tous ses instincts, on dit une énormité.

D'abord, l'enfant n'a pas d'autre instinct que celui de ses besoins matériels, tout le reste n'est qu'imitation. Il imitera, dans l'histoire, celui des héros qui convient le mieux à son tempérament. L'un sera Jules-César, l'autre Marc-Aurèle ; Néron même a eu ses imitateurs. Les uns imitent le beau et le bien parce que dans leur entourage il y a du beau et qu'il s'y fait du bien ; les autres imiteront le laid et le mal parce que dans leur milieu il y a de l'absurde et du monstrueux. Tel s'imprégnera de Boud-

dha parce que son milieu est poétique et doux ; tel autre de Confucius, parce que son milieu est âpre et austère. Les milieux peuvent faire d'un homme un héros, comme aussi ils peuvent en faire un scélérat.

Ceux qui traversent les milieux sans subir leur influence sont des bien équilibrés. Ils ne prennent que ce qui peut contribuer à fortifier leur équilibre; tout ce qui porte préjudice est écarté. Pour sentir qu'il y a préjudice à son équilibre, il faut déjà être susceptible de réflexion sur soi-même.

Les personnages de nos milieux et ceux de l'histoire ne sont pas toujours des modèles à suivre. La société actuelle n'est plus celle d'un autre âge. Si nous avons perdu sous bien des rappprts, nous avons gagné en bon sens pratique. L'enfant doit être dirigé pour vivre dans la société actuelle; s'il y forme une anomalie, son intelligence en souffrira; il ne saura s'y développer au plus haut point, parce qu'il aura sans cesse à lutter contre les éléments qui l'oppriment. A part sa constitution originelle, dont il conservera toute sa vie des reflets, l'enfant sera ce que le feront ses éducateurs et son milieu.

Si vous inculquez des notions de guerre à une époque où le besoin de tranquilité et de travail se fait sentir vivement et s'impose pour ainsi dire, vous violentez votre époque et vous manquez de profiter des avantages que la position du moment vous offre; non seulement vous ne sauriez tirer parti de la situation, mais encore vous pourriez susciter des malheurs publics. La société est un

fleuve qui a son courant; celui qui ne sait pas s'adapter aux lois que les besoins l'ont conduite à faire pour sa sûreté et celle de ses concitoyens me fait l'effet d'un individu qui veut remonter le courant de ce fleuve : les flots l'ont bientôt emporté. La direction d'une éducation positive sera toujours une bonne garantie pour la raison de l'avenir. Les oisifs me font peur. J'ai vu rarement que le travail conduisait à la folie; j'ai toujours trouvé chez le travailleur un grand bon sens pratique. J'ai trouvé, en revanche, chez les oisifs, des vices immondes sur lesquels s'étendait tout le champ de leur activité. Les inventions les plus saugrenues, les goûts les plus pervers étaient de leur fait. C'est la classe des oisifs qui fournit le plus de fous et des plus incurables. Il y a des oisifs dans toutes les classes de la société qui forment, pour ainsi dire, une classe à part. Les prisons et les lupanares ne sont hantés que par l'oisiveté. C'est toujours la paresse qui a été le point de départ du déclassement; et comme la société commet la faute de ne pas condamner les déclassés au travail, la société a l'heureux privilège de constater que les trois quarts de la population sont infectés en gros et en détail, et que les mœurs saines et viriles sont transformées en un malingre énervement.

C'est la classe des oisifs qui a rêvé que l'humanité est faite pour eux; que l'industrie et l'agriculture emploient des bras spéciaux; que l'inventeur et le savant qui pensent pour améliorer la condition des uns et des autres ont un cerveau conformé d'une

certaine façon qui n'est pas la leur. Ces gens qui travaillent ont des mains et des pieds en proportion, quelque chose de l'orang-outang ou du chimpanzé qui n'est pas de leur ressort. Le rôle des paresseux sur la terre est de jouir du travail des autres; c'est déjà bien assez.

Dans la nature, cependant, il n'y a jamais un moment d'arrêt : rien ne peut justifier l'oisiveté. Les soleils continuent d'évoluer dans l'espace entraînant avec eux leur système de mondes et d'astéroïdes. Les cellules se multiplient et se transforment. Les saisons se succèdent et la végétation renaît à chaque printemps ; le flux et le reflux est le même chaque jour ; nos respirations se font bien régulièrement le jour comme la nuit ; le sang parcourt ses canaux à travers nos organismes, et le cerveau remue ses images et impressions sans discontinuité.

L'oisiveté n'est pas dans la nature. Sur quoi donc se basent les paresseux ? Sur rien. Ce sont des brutes d'une autre espèce poussées par une éducation viciée. Un travail sagement ordonné et une constante attention sur soi feront, au moins bien doué, sous le rapport intellectuel, un caractère susceptible de traverser des milieux qui ne conviennent pas au maintien de son équilibre; ce caractère le replacera dans des conditions meilleures et plus apropriées à ses tendances.

Nous n'avons pas tous les mêmes aptitudes pour le même genre de travail. Il est des choses que nous comprenons d'emblée ; il en est d'autres

que nous ne comprenons qu'après de longs efforts. La société, heureusement, nous fournit de multiples moyens de travail : chacun peut y trouver son équilibre avec un peu de réflexion. Lorsqu'on ne surcharge pas le jeune sujet d'éléments qui peuvent entraver sa marche en avant, on découvre facilement le penchant qui l'entraîne.

La jeunesse a besoin de calme ; les scènes auxquelles les enfants assistent, le plus souvent, dans les intérieurs désunis ne contribuent pas à en faire des héros, ni même de bons pères de famille dans l'avenir. Si l'on doit éviter dans la famille tout ce qui peut blesser la délicatesse de l'enfant, à plus forte raison doit-on lui éviter les spectacles dangereux ; il faut encore moins le faire assister à des drames. Il y a assez de drames dans l'histoire ; il y en a même dans l'histoire sacrée. L'imitation qui est la seule force première ne manquera pas de rendre fidèlement cette monnaie de singe à la première occasion.

Qu'on ne l'oublie pas : les enfants rendent tout ce qu'on leur a donné. Il y aurait moins de fous s'il y avait plus d'attention et moins d'inconséquences.

La folie religieuse est-elle autre chose qu'une imitation ? Il arrive, quelquefois, qu'une déception entraîne un individu dans un ordre d'idées religieuses parce qu'il se rapelle qu'on lui disait autrefois tout le bien possible des gens complètement détachés de la terre. Il se rappelle tous les détails des cérémonies religieuses auxquelles il n'avait pas manqué d'assister. Il les recherche de nouveau ; il s'y complaît et il

trouve surprenant d'avoir pu s'en détacher un instant. Le divin Maître a toujours son divin sourire; aucune déception ne peut venir de ce côté. Son angélique figure, son grand calme et son indifférence envers les brutes qui l'ont malmené, fascine et attire. Les saints et les saintes qui chantent sous les dents des bêtes fauves du cirque, la légion thébaine armée et bien armée, se laissant massacrer comme un troupeau de vils moutons, tout cela annihile et vous rend semblables à des vers de terre. L'homme reconnaît son néant et il est dominé par ce néant. Il ne sait plus distinguer le juste de l'injuste; il n'a plus de volonté. Il obéit à la bête, à l'ombre, au néant; il obéirait à une truie, quand son instinct d'homme et sa dignité innée devraient lui commander d'écraser cette bête et de la confondre dans son néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

La folie religieuse est la moins dangereuse parce qu'elle ne conduit qu'à des extravagances. La morale, du moins, ne souffre pas. Où sont donc les énergies réalisées? Ah ! c'est qu'ils ont des âmes toutes faites : ce ne sont pas eux qui ont à former leur âme.

La conviction est le signe d'une volonté supérieure; si elle repose sur un principe vrai, elle peut être profitable à l'humanité. La conviction conduit à des actes vrais, à des actes qui ne portent aucun préjudice à la raison pratique; si elle repose, malheureusement, sur des actes non raisonnés, elle peut conduire à des extravagances. Dans une société où la majorité s'impose et domine, la minorité, fût-elle de

l'essence des dieux du Parthénon, ne saurait entreprendre avec avantage une réforme. Dans de telles conditions, toute lutte est stérile ; et mourir pour une conviction est aussi extravagant que d'attenter à sa propre vie. Il faut savoir louvoyer et attendre sa majeure. Une nature d'élite qui s'offre en holocauste à un monstre ne fait pas sa trajectoire terrestre; elle ne fait rien de profitable pour les concitoyens qui partagent sa conviction, et elle manque de réaliser ses énergies et de faire son âme.

Lorsque je considère notre être dans son entier avec sa force inhérente, et que j'examine les forces des milieux qui le sollicitent, qui peuvent l'amener à son développement, ou l'annihiler et changer sa nature au point de lui faire méconnaître son rang, je me demande où sont décidément les idées nées avec nous.

Monsieur, avez-vous des idées innées? Vous n'avez, dès votre enfance, commis que des imbécillités. Si je prends chacun de vos actes, séparément, et que je l'analyse, je n'y trouve que d'informes stupidités et pas un acte sensé. Ce n'est pas, certes, l'âme de la glande pinéale qui vous les a fait commettre, ni l'âme qui est semblable à Dieu ; et si l'âme est faite à l'image de Dieu, sur un plan unique, pourquoi donc votre âme vous fait-elle commettre de si piètres choses quand l'âme de votre voisin lui fait accomplir des merveilles ?

Vous seriez bien embarrassé de me répondre.

Nous ne sommes quelque chose que par l'éducation, par le dressage : dressage physique et dres-

sage moral. Combien y a-t-il d'organismes et de cerveaux bien faits qui n'arrivent pas à maturité faute de moyens.

Il y a bien quelque chose qui pourrait se rapprocher des idées; mais ce quelque chose nous vient de ceux qui nous ont moulés. Celle qui nous a nourris de son sang, dans la galvanoplastie intra-utérine, nous donne de sa nature et de tout ce qu'elle renferme de la nature de ses ascendants. Si sa simple volonté ou un vif désir se galvanoplastise sur l'être en formation de façon à ce que l'empreinte reste durant son existence, combien les matériaux fondamentaux doivent-ils influencer dans le sens de notre ascension physique. La pureté des mœurs d'une famille influera toujours sur la destinée de l'être. Dans une série de métamorphoses, à l'état normal, nous devons toujours retrouver les éléments de la cellule primitive. Je crois que les accidents sont reproduits anormalement et qu'ils finissent par disparaître lorsque la cellule reproductrice a retrouvé son équilibre primitif.

Car les accidents sont reproduits. Je ne le croirais pas si je ne l'avais pas vu.

Il m'a été raconté par une amie, comme un fait bien étrange, que le père de son mari s'étant coupé le tendon d'un doigt, dans son enfance, il en a eu le doigt crochu. Le fils de cet homme est venu au monde avec le même doigt crochu, et le petit-fils qui me fut présenté avait le même doigt recourbé. J'ai donc vu le père et le fils avec l'accident arrivé à l'aïeul reproduit en tous points. C'est à confondre.

On comprend aisément que les accidents ne sont reproduits que lorsqu'ils ont lieu avant la génération ; le père d'un homme peut être affligé de toutes sortes de maux ; s'ils ne sont survenus qu'après la naissance du fils, celui-ci n'aura que faire d'accidents qui ne l'ont pas engendré.

Il y a des familles qui reproduisent telle ou telle particularité pendant des siècles. Tantôt elle est reproduite par une fille, tantôt par un garçon. Elle se perd, quelquefois, pendant une ou deux générations, puis elle revient de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à équilibre primitif.

Voilà bien des phénomènes innés de formation ; mais ceux qui sont d'ordre moral et intellectuel seraient nuls sans un milieu favorable au développement.

L'être en formation est susceptible de recevoir celles des impressions de sa mère qui ont été le plus vivement senties.

Une jeune femme, robuste et bien portante, mariée récemment, flânait sur les boulevards et regardait les boutiques. Tout à coup elle fut coudoyée par un garçon de restaurant qui portait sur la tête une grande planche sur laquelle frétillait un immense poisson. Il était vivant et ses gros yeux rouges faisaient l'admiration de tous les passants.

Cette dame devint mère d'une belle petite fille. Indépendamment de très beaux yeux de velours noirs, il y avait les deux yeux rouges de l'énorme poisson qui vous regardaient du haut du crâne de l'enfant d'une façon quelque peu effrayante. Ils étaient

placés un peu en avant de la scissure de Sylvius, au niveau de la scissure interhémisphérique, et ils étaient entourés de cils, semblables à des brosses. Ces yeux furent crevés une heure après la naissance. Il vint du sang par les yeux noirs, et tout accident disparut.

Lorsqu'on me fit part du fait, je ne trouvai plus que deux cicatrices à la place des yeux rouges ; mais j'eus le loisir d'observer l'enfant. Elle n'était pas assise une minute que ses pieds ne devinssent queue de poisson ; ils frétillaient sans cesse.

J'eus la satisfaction de constater, plus tard, qu'il n'existait plus trace de poisson.

Ce fait nous prouve qu'une impression a été reçue par l'appareil optique et qu'elle a été transmise au cervèau ; ce fait nous montre l'image d'un poisson vivant qui est allé s'incorporer dans un être en voie de formation dont il n'a ni la forme ni la nature. *Une image* qui s'incorpore pour se manifester vivante, retenez bien ceci !

Ce sens de l'animal se greffant, par impression, sur le même sens de l'être humain aurait produit un deséquilibre dans le cerveau qui eût entravé au plus haut point sa progression et mis sa vie en danger.

Ce qui est le plus stupéfiant, c'est la couleur rouge des yeux. Les couleurs sont donc aussi des impressions réelles. Et des impressions qui n'ont pas même subi de décomposition ! C'est renversant !

Il faut donc admettre que de l'intérieur du cerveau tous les sens peuvent venir projeter des im-

pressions vives en un point où se prépare un travail de vie.

Ce sont des impressions détournées.

La galvanoplastie qui se continue pendant de longs mois donne lieu à un foyer de calorique intense et à une conductibilité extrême. Les courants se subdivisent et se multiplient à l'infini. Tout foyer de chaleur a pour effet d'attirer à lui les fluides des zones avoisinantes.

Les éléments sont soutirés de toutes parts, comme autant de matériaux nécessaires à la formation d'un travail spécial. L'intensité du calorique en change la distribution de façon à ce qu'il trouble les conditions d'équilibre de l'organisme auquel il substitue des conditions nouvelles.

Dans cette période de deséquilibre, les moins susceptibles et les moins nerveuses sont aussi celles qui courent le moins de danger. Il ne faut pas de surgreffe : plus le travail est simple, plus il est parfait. Plus la nature est calme, plus la végétation est belle, et mieux se fera le développement.

Croyez-moi, ne comptez pas trop sur les âmes toutes faites, la plupart atrophiées et abâtardies, parées de facultés et de penchants qui passent pour être autant de forces morales et intellectuelles. L'intelligence et la morale sont le fait du dressage et de la pureté des milieux.

Le haut degré d'une intelligence vient du concours parfait de tous les sens à l'état de structure parfaite. Un sens n'est pas une faculté. Un sens est un tout complet faisant partie d'un autre tout. Il y a plus

fort qu'une âme toute faite. Il y a un merveilleux ensemble d'appareils susceptibles de nous mettre en relation avec tous les effets réels, appelés surnaturels, et tous les phénomènes qui sont plus directement à la portée de notre compréhension. Ce que nous comprenons dans les faits de chaque jour n'a pas besoin d'études et de sciences ; mais pour expliquer ce que nous ne comprenons pas, il faut la connaissance de toutes les sciences. Ces appareils dont nous sommes pourvus soutirent au sol, à l'atmosphère et aux milieux que nous traversons, tous les éléments nécessaires à la galvanoplastie de l'être qui doit éclore en vie supérieure.

Nous faisons notre âme et ce n'est pas elle qui nous fait ; nous ne sommes pas le résultat d'une abstraction. Nous sommes le résultat d'une loi, d'un travail multiple auquel coopèrent la terre, le soleil, l'atmosphère et le couple terrestre.

L'apparition de l'homme a marqué la période finale de la terre. Elle ne peut rien de plus, ni rien de mieux. Elle lui fournit tous les éléments nécessaires pour l'élever au-dessus d'elle-même, et elle l'adresse à plus puissant qu'elle.

Pourquoi donc M. l'abbé nous appelle-t-il matérialistes ? Est-ce que tout n'est pas matière dans la création ? La création n'est-elle pas la mémoire de Dieu, et ne contient-elle pas les images de sa substance ? L'éther qui est considéré comme la particule initiale de la matière n'est-il pas un corps composé, cela veut dire un corps formé de lumière,

d'électricité et de calorique, à divers états de combinaison stable ?

Ces sphères, ces rhomboïdes, ces hexaèdres glissant sur un plan éthéré et se dirigeant vers d'immenses foyers lumineux, obéissant aux puissantes attractions qui les sollicitent, ne sont-ils pas des images qui renferment en eux un monde de figures? Ce sont les cellules de la mémoire de Dieu. La cellule de Dieu, dans son immense grandeur, contient ce que contient la nôtre dans son extrême petitesse, un ensemble complet de faits.

Il y a des combinaisons matérielles qui échappent à notre vue parce qu'elles n'ont pas de couleur appréciable et parce que le champ de notre vision ne nous laisse pas aller plus loin.

Si nos sens avaient plus d'étendue, nous verrions toutes les choses qui nous échappent, et nous les trouverions aussi naturelles que celles qu'il nous est aisé de voir.

Lorsque nous avons le bonheur, dès notre jeune âge, d'être initiés aux choses vraies, nos observations se dirigeront vers la nature dont nous interpréterons les forces au moyen de la physique, de la chimie, de la géométrie et de toutes les sciences exactes. De l'étude de la nature et d'une étude continue sur nous-mêmes, nous arriverons forcément à ne plus voir que les choses vraies ; les autres nous échapperont. De cet ordre de vérités découlera une logique rigoureuse qui nous fera découvrir des rapports exacts ; ceux-ci suppléeront au peu d'étendue de nos sens.

Que de travail pour arriver à de tels résultats ! Ah ! si du moins nous avions des idées innées et des âmes toutes faites qui nous poussent à l'action. Mais rien qui nous laisse soupçonner d'où nous venons, ni ce que nous sommes ; rien qui vous dise qu'il y a une différence de vous à l'animal avec lequel vous grouillez quand vous tombez en sa compagnie.

Il n'y a rien qui pousse l'homme que ses besoins, et ces besoins forment ses instincts. Parfois même il ne saurait pourvoir à ses besoins s'il n'était incité par un exemple. D'un instinct à une idée, il y a du chemin. L'idée suppose la raison et la raison un raisonnement; trouvez-vous beaucoup de raisonnements nés avec nous? Combien cela faciliterait le dressage, et quelle peine de moins pour nos nourrices et nos éducateurs ! Sans doute, il y a des appareils dont les nerfs vont au cerveau ; les substances y sont; la force motrice y est : rien n'y manque que le milieu, et ce milieu doit tout faire. Le milieu doit nous apprendre à faire usage de nos forces; le milieu doit développer l'un après l'autre de nos sens, et le développement se fait avec une désespérante lenteur. Lorsque nous savons embrasser un ensemble, une idée est possible; et cette idée sera la conséquence de l'ensemble que nous avons compris. Rien n'est inné; les mêmes habitudes sont transmises par une longue génération de siècles. Lorsque nous sommes élevés dans le milieu où nous naissons, nous contractons, sans nous en douter, les instincts et les idées de la famille. Chaque jour on s'y entretient d'un de ses membres, mort ou vivant, absent ou présent. Ils s'incrustent

dans notre mémoire et nous restons imprégnés de ce que l'on appelle l'esprit de caste ou l'esprit de famille. Lorsque de l'enfance l'être passe à l'adolescence et que l'imitation a bien exercé ses sens, il commence à s'assimiler avec une rapidité extrême les moindres détails de ceux qui lui paraissent ses maîtres, jusqu'aux inflexions de voix, jusqu'à la manière de marcher. C'est un progrès pour lui si les maîtres sont des hommes de valeur. Son premier intérêt est alors de s'élever à la connaissance de soi-même; et pour y arriver il se verra contraint d'étudier les éléments qui l'entourent, éléments qu'il a imités jusqu'alors, et dont il cherchera l'unité qui en fait autant d'images adéquates en rapport avec son existence.

Monsieur de Humboldt regrettait de n'avoir pu fonder une science générale de la nature dont tous les éléments jusqu'aux lois de la pesanteur, jusqu'à la force créatrice qui préside aux phénomènes de la vie formeraient un ensemble organique. « L'état d'imperfection, disait-il, où sont retenues tant de branches des sciences naturelles, opposait à son projet des difficultés invincibles. »

Comment des difficultés invincibles quand l'ensemble organique existe réellement!... Ne voyez-vous pas que tout est partie d'un ensemble? Pensez-vous que ces formes visibles dans l'espace qui n'apparaissent à notre vue que comme des images lumineuses sont semées au hasard sans un lien d'unité. Ce sont les cellules de la substance grise de Dieu qui sont animées comme nos propres cellules. Comme il n'a pas

besoin de point d'appui, son *cerveau immense* fonctionnant dans un parfait équilibre, qu'il n'a rien à saisir avec ses mains, sa lumière englobant tout sur tous les points, il peut se passer de nos mesquines compréhensions et de nos fausses interprétations.

La lumière qu'il projette de toutes parts n'est que l'effet d'immenses embrasements électriques qui parcourent son être intelligent avec la rapidité d'une pensée.

Croyez bien, qu'il a, comme nous, une volonté, et que cette volonté se manifeste dans les cellules. Croyez bien, que le menu fretin ne lui fera pas changer des lois qui sont nécessaires au maintien de son équilibre. Il a même sur ses cellules une supériorité que nous n'avons pas sur les nôtres : il peut se retirer d'elles et les priver de vie avant qu'elles n'aient fourni leur entier contingent de productions, avant qu'elles n'aient accompli leurs évolutions.

Il n'est pas *inférieur* à mon pathologiste qui ne le trouve nulle part, et il est *supérieur* à l'abbé qui a lu sur lui des choses surprenantes qu'il croit, bien qu'il ne les comprenne pas.

J'ai le bon espoir que des études approfondies réconcilieront l'abbé et le pathologiste dans la science universelle.

D[r] Henri VERNEUIL.

Tours, Imprimerie DESLIS Frères, rue Gambetta, 6.

